

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20c ANNEE—No 84

MONTREAL, 28 NOVEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



UNE BEAUTÉ LOUISIANAISE

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'aveugle et l'estropié, par Auguste Charbonnier. — Nos concours. — Le palefrenier du prince de Galles, par René Bazin. — Poésie : Le vase brisé, par Sully Prudhomme. — Pensées. — Conseils pratiques. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — Propos d'étiquette. — Poésie : L'automne, par A. de Lamartine. — Nouvelle : Sur la tour, par Paul Margueritte. — Les derviches tourneurs et hurleurs (avec gravures). — Comment je suis devenu manchot (avec gravures). — Le silence. — Les étapes du criminel vers le bien. — Pour nos lectrices : Femme et fleurs. — Page de Saint-Nicolas (avec gravure). — Le voyage d'agrément. — Jeux et amusements. — Ça et là. — Le vol de l'éléphant blanc (suite), par Marc Twain. — Pages humoristiques avec illustrations variées.

FEUILLETONS : L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Piano, Masurka sentimentale, par Ch. Neustedt. — Chant : Oiseaux et fleurs.

GRAVURES : Une beauté Louisianaise. — Le pénitencier de Tunis. — Une colonie de forçats à la nouvelle Calédonie. — Le plus atroce de tous les supplices. — L'arrivée d'une condamnée dans une maison de force en Sibérie. — L'intérieur d'un pénitencier à la nouvelle Calédonie. — Dans un bagne de Sibérie. — Modes : Robes de bal, de théâtre ou de cérémonie ; petites capelines au crochet ; dentelle en filet brodé. — Variété de dessins humoristiques.



ENTRE-NOUS

On parle beaucoup d'enlèvements d'enfants, à Montréal, et, comme c'est la saison où les Bohémiens émigrent du Nord au Sud, on accuse ces gens nomades et vagabonds d'être pour quelque chose dans les disparitions constatées, bien que, jusqu'à présent, rien n'ait été prouvé contre eux, mais ils ont si mauvaise réputation !

Ce sont des êtres étranges et dont on connaît peu l'histoire.

On ignorait leur existence quand, il y a environ cinq cents ans, ils firent leur apparition en Hongrie, en Bohême, puis en Allemagne, en France, en Espagne, en Angleterre, etc.

On les appelle "Bohémiens" en France, "Gypsies" en Angleterre, "Caird" en Ecosse, "Arami", c'est-à-dire "voleurs", chez les Arabes, "Pharahonepeck", ou peuple de Pharaon, en Hongrie, "Heidemen" ou païens en Hollande, "Gitanos" ou mailcieux en Espagne, "Faute" ou mendiants en Norvège, "Luris" en Perse, etc., et partout, ils sont détestés. Leur physionomie, leur saleté habituelle, leur habitude du vol et du vice, leur prétendue magie, tout contribue à les rendre redoutables aux populations des campagnes.

C'est toujours un spectacle étrange de les voir

apparaître un beau matin dans un faubourg de la ville et s'installer dans un terrain vague, et s'occuper généralement de l'étamage des casseroles et autres ustensiles de cuisine. Parfois, les femmes et les filles disent la bonne aventure, et tous, mâles et femelles, ont la réputation d'être vicieux et voleurs.

Tous les efforts tentés pour les civiliser sont restés sans résultats appréciables.

Ces individus, si mal équilibrés sous le rapport intellectuel et moral, ont cependant à leur actif quelque chose qui les rapproche de la civilisation ; ce sont, dit-on, d'excellents musiciens ; et tout le monde connaît la fameuse aventure de la princesse de Caraman-Chimay, qui, il y a quelques années, lâcha un beau jour son mari et ses enfants pour suivre un affreux tzigane, marié lui-même et père de famille.

Ce faux ménage vit quelque part, en Italie.

Les musiciens sont les privilégiés de notre époque ; les musiciens interprètes, exécutant, car les compositeurs, les créateurs d'œuvres musicales, ont toujours à lutter comme autrefois.

Les chanteuses et les chanteurs sont toujours en hausse et commandent des prix fous.

Voyez la Patti, qui vient encore de donner un concert, à Montréal, dans une grange, où elle a, dit-on, chanté deux morceaux, que les neuf-dixièmes des auditeurs n'ont pas entendus.

Il y avait salle comble.

Le lendemain, rencontrant un ami qui pose au connaisseur, je lui demandai des nouvelles du concert.

—Le concert ? Cinq piastres pour "voir" une vieille boîte à musique détériorée. C'est cher !

—Pourquoi y être allé ?

—Que voulez-vous ? le monde a de ces exigences. Il faut paraître à ces exhibitions, tout comme aux expositions de chiens ou de chevaux. Du reste, tout cela se donne dans le même local. Et puis, la Patti n'est pas une chanteuse ordinaire ; mon grand-père l'a entendue à ses débuts, alors qu'elle avait sept ans, mon père l'a applaudie dans toute sa gloire, et moi, je continue la tradition en allant regarder ce phénomène qui, monté sur les planches, il y a cinquante-quatre ans, n'en est pas encore descendu.

Ce spectateur était évidemment grincheux, mais il faut avouer que cinq piastres, c'était en effet très cher.

Il était cependant si facile de ne pas les dépenser !

En faisant l'inventaire des nombreux documents hétérogènes contenus dans les poches de mon paletot, je tombe sur une coupure de journal, mise de côté, il y a une quinzaine de jours, comme un morceau de choix, qui démontre que les limites de la bêtise humaine ne sont pas encore bien connues.

"Nous regrettons qu'il se soit glissé plusieurs erreurs dans la préparation de la liste des cadeaux offerts à Mademoiselle A..., à l'occasion de son mariage au capitaine B..."

"Ainsi, on a omis les noms suivants : Dr X... et Madame X..., un plat en verre coupé ; M. Y... et Madame Smith, un cadre en argent ; M. et Madame Z..., sellières en verre coupé ; Mademoiselle Z. Z..., une bonbonnière en verre coupé.

"Nos reporters ont eu tort également de traduire "cut glass" par cristal, au lieu de verre coupé, dépréciant ainsi une foule de cadeaux de grande valeur."

Après avoir lu ces lignes, on se demande quel est le pied-plat, le saltimbanque, le crétin qui a pu les écrire, car tout est idiot dans cette pseudo-rectification.

—On ne dit pas : "à l'occasion de son mariage au",

—"Sellières" est un comble, une énormité !

—"Cadre en argent". Voyons, croyez-vous qu'il existe un être assez borné pour offrir un cadre, même en argent. On offre parfois un tableau, une gravure sans cadre, mais jamais je n'ai

entendu parler d'un cadre servant de cadeau de noces.

—Et maintenant, "verre coupé", sur lequel insiste le plus que "semi-ready" pour l'asile.

Verre coupé est une traduction idiote de "cut glass", dans le cas qui nous occupe, et le doux bêta qui a pondu sa rectification devrait savoir que l'on dirait plutôt verre taillé. Du reste, verre coupé signifie, au contraire, un verre de qualité inférieure. On ne taille guère que le cristal.

On parle une jolie langue dans le monde des "sellières", des "cadres en argent" et du "verre coupé" !

L'aventure de la demande d'une oreille droite faite par un millionnaire américain, dont je vous ai parlé il y a trois semaines environ, a produit à Paris une certaine sensation, par son étrangeté, et voici ce qu'en dit un journaliste de la *Ville Lumière* :

"Les nouvelles d'Amérique nous ont habitués à bien des surprises ; en voici une, cependant, qui dépasse l'imagination : un certain docteur Nolden demande, par voie d'annonces, dans les journaux de New-York... une oreille droite. Vous entendez bien, une oreille droite. Il ne faudrait pas se tromper, car une oreille gauche ne vaudrait pas un maravedis.

"Et ce n'est pas une oreille de momie ou de noyé que réclame le docteur Nolden : c'est une oreille bien vivante qu'il couperait net à celui qui consentirait à la lui céder, et qu'il appliquerait aussitôt par la greffe humaine à l'un de ses clients millionnaires, à qui manque l'oreille droite, égarée il y a cinq ans, et qui, sur le point de se marier, ne voudrait pas se présenter à sa femme, le jour de ses noces, sans cet appendice ornemental.

"Bien entendu, le docteur et le millionnaire connaissent l'humanité, et ne comptent pas sur un dévouement et sacrifice gratuits. Ils offrent une assez jolie somme, cinq mille dollars, vingt-cinq mille francs, pour cette oreille tant désirée.

"Sans doute, la douce fiancée a mis cette condition au "oui" sacramentel, bien qu'à l'autel, le mari étant à droite de la jeune fille, ce soit l'oreille gauche qui recueille ce "oui". Mais ce goût, pour l'équilibre de la tête vue de face, se comprend assez, et pour le profil de droite, cela se comprend encore mieux. Et puis, on ne sait jamais ce qui peut se produire dans un ménage, et il peut arriver qu'une femme conduisant son mari par le bout du nez, ait envie de lui tirer les oreilles, ce qu'elle ne pourrait faire que partiellement avec "l'homme à l'oreille cassée".

"On peut donc greffer une oreille vivante sur une tête vivante ? Il faut le croire, car ce millionnaire ne risquerait pas vingt-cinq mille francs pour une oreille qui se desséchait sur son crâne et ressemblerait, au bout de quelques jours, à une feuille morte.

"On peut tout faire : on remplace nos dents, nos cheveux ; on répare les traces d'une brûlure ou d'une coupure avec un morceau de peau découpée sur les parties charnues d'un autre individu, et quand cette opération a lieu sur une joue blessée, elle n'est pas sans une certaine bizarrerie pour l'imagination. Un baiser pourrait craindre l'erreur sur la personne, et pis encore."

Pour rassurer ceux de mes lecteurs que cette affaire d'oreille pourrait empêcher de dormir, je leur dirai que l'opération est faite, et que les deux complices sont aussi bien que possible.

Les gens de bourse assistent en ce moment à un spectacle assez intéressant.

Il y a un an, on regardait Pierpont Morgan comme le plus grand financier du monde, on s'inclinait devant ses hautes conceptions, on admirait son génie, et voici qu'aujourd'hui, ses rivaux en machinations de bourse se sont ligués pour faire rendre gorge au fameux milliardaire.

On raconte que l'un des nombreux syndicats formés par Morgan depuis quelques années a rapporté "cinquante-six" millions, un autre "vingt-

vingt millions, etc., et qu'une série de procès vont lui être intentés dans le but de lui faire dégorger un certain nombre de millions et de dévaliser les dessous de la haute finance.

Les dessous de la haute finance ! cela doit être du propre.

Quoi qu'il advienne de ces procès, la ruine même de Morgan ne changerait guère l'état de choses déplorable actuel, le manque d'équilibre entre le capital et le travail.

Les millions que l'on fera dégorger à Morgan passeront entre les mains d'autres financiers aussi véreux, aussi âpres au gain, aussi vicieux que leur confrère, car dans ces sortes de batailles, les vainqueurs ne valent pas mieux que les vaincus.

Le public assistera certainement avec plaisir à cette lutte, mais il est certain d'en payer les frais quand même.

LEON LEDIEU.

L'AVEUGLE ET L'ESTROPIÉ

L'historien arabe al Ghazali rapporte que Mahomet, expliquant à ses fidèles les mystères de la résurrection des corps et du jugement dernier, eut à résoudre la difficulté suivante posée par un de ses nombreux auditeurs :

Au jour du jugement, chaque personne se défendra du mieux qu'il lui sera possible, en tâchant pour s'excuser de rejeter sur les autres le blâme de ses mauvaises actions, de sorte qu'il s'élèvera une dispute entre l'âme et le corps, pour savoir auquel le crime doit être imputé.

L'âme dira : "O Seigneur, j'ai reçu mon corps de toi, car tu m'as créé sans mains pour saisir quoi que ce soit ; sans pieds pour marcher, sans yeux pour voir, et sans oreilles pour ouïr, jusqu'à ce que je sois venue et que je sois entrée dans ce corps ; c'est pourquoi punis-le éternellement, mais délivre-moi.

Le corps, de son côté, fera son apologie ; Seigneur, dira-t-il, tu m'as créé comme un tronc de bois, ne pouvant faire usage de mes mains pour saisir, ni de mes pieds pour marcher, jusqu'à ce que cette âme soit entrée dans moi comme un rayon de lumière ; alors, ma langue a commencé à parler, mon oeil à voir, et mes pieds à marcher ; c'est pourquoi punis-le éternellement, mais délivre-moi.

Et le Prophète répondit par la parabole suivante, empruntée très probablement au Gemara Sanhedrin des Juifs :

Un certain Roi avait un beau jardin, dans lequel il y avait des fruits mûrs ; il établit deux hommes pour les garder, dont l'un était aveugle et l'autre estropié : le premier ne pouvait voir les fruits, et l'autre ne pouvait les cueillir ; mais l'estropié engagea l'aveugle à le prendre sur ses épaules, et par ce moyen il cueillit aisément les fruits, qu'ils se partagèrent entre eux.

Le maître du jardin, étant venu quelque temps après, et ayant demandé son fruit, tous les deux tâchèrent de s'excuser. L'aveugle dit qu'il n'avait point de vue pour voir où était le fruit, et l'estropié dit qu'il n'avait point de pieds pour s'approcher des arbres.

Le Roi ayant fait mettre l'estropié sur les épaules de l'aveugle, les jugea et les punit l'un et l'autre.

Allah, conclut Mahomet, traitera de même le corps et l'âme, le jour du jugement dernier.

AUGUSTE CHARBONNIER.

Montréal, 1903.

ILLUSION

Le temps passe, dit-on, et tous, nous le pensons ! C'est une illusion qui donne du courage. Le temps est éternel, et c'est nous qui passons ! La vie est le courant, et le temps le rivage !

STEPHANE KERVAL.

NOS CONCOURS

L'énorme succès que rencontre auprès du public notre concours de novembre, nous engage à poursuivre une ligne de conduite dont nos lecteurs bénéficieront. L'Album Universel publiera donc, dans son numéro du 5 décembre, les conditions et particularités concernant notre concours de décembre. L'attrait que cette joute de la pensée offrira au public, nous porte à croire que tout le monde s'y intéressera et voudra gagner un de nos jolis prix. Que l'on veuille bien ne pas oublier que les solutions de notre concours actuel, devront nous parvenir du 29 novembre au 7 décembre inclusivement.

BALSAMO.

LE PALEFRENIER DU PRINCE DE GALLES

J'ai conservé quelques relations, incertaines, fluctuantes, tantôt brèves et presque muettes, tantôt affirmées par deux ou trois longues visites rapprochées et pleines de confidences, ou plutôt de récits, avec un ancien camarade de collège, qui a été au Canada et qui en est revenu. Ce n'est pas un monopole. Il n'y a guère de Français, à cette heure, qui n'en connaisse, au moins, un autre, dont la première jeunesse, ou la seconde, a dépensé deux ou trois années en expériences coloniales. Toutes les tentatives n'ont pas été heureuses, par la faute des colons plus que des colonies. Celle de mon camarade est du petit nombre de celles qui réussirent. Du moins, il l'affirme. Parti de France, il y a vingt ans, avec une fortune ébréchée, une santé heureusement à toute épreuve et des goûts d'écuyer de cirque, il reparessait vers 1895, assagi, pesant et encore agile, les deux sourcils séparés par la ride profonde du commandement, les poches remplies de dollars, la voix toujours sonnante du nom des beaufs, des taureaux et des chevaux.

Nous causions, un jour, d'un des sujets qui nous divisent le moins : la mort de la reine d'Angleterre ; il me disait avec gravité, avec émotion, avec la voix basse qu'il eût prise pour me parler d'un deuil de famille, combien il avait aimé la liberté dont il jouissait "là-bas", sous la suzeraineté de la reine Victoria, "dans la prairie". Il avait une manière de dire "la prairie" et de prolonger la dernière syllabe, qui évoquait l'image d'une plaine immense, nivelée, soyeuse, où le vent passait d'un souffle égal et sans obstacle.

—Pauvre vieille reine ! dit-il. J'ai été, pendant quinze ans, un de ses protégés les plus loyaux. Pas une fois, je n'ai manqué d'illuminer le jour de sa naissance et le jour de la naissance du prince de Galles.

—Dans le désert ?

—Parfaitement. J'avais, il est vrai, près de moi, et jouant un rôle important dans mon exploitation, un homme qui avait étrillé, l'espace de dix-huit mois, l'un des premiers chevaux de chasse d'Edouard VII. Il s'appelait Tom Shelley Wart.

Et comme je me taisais, mais de l'air sans doute d'un homme qui attend, mon camarade poursuivit :

—Tom Shelley Wart était le chef très respecté — chose rare — et très redouté de mes cowboys. J'ai vu peu de visages aussi impassibles que le sien. Peut-être que, de bonne heure, un peu d'abrutissement, causé par l'abus du gin, avait augmenté l'inaptitude naturelle à s'émouvoir de cette figure carrée, rasée, qui n'offrait aux yeux que des lignes droites, se coupant à angle droit, ligne des sourcils, ligne du nez, ligne des lèvres plates et également larges, et qu'une seule teinte : celle de la brique peu cuite. La teinte seule s'accroissait en vieillissant. L'homme demeura muet de visage. Il avait le buste solide, les jambes menues et un peu arquées, les poings énormes. En cela, il ne se distinguait guère d'un grand nombre de jockeys comme lui, que j'ai connus durant la première partie de ma vie, au temps où je faisais courir.

Mais il avait, en sa qualité d'Anglais et d'Anglais ayant servi dans les écuries de la Maison royale, un sentiment de la hiérarchie qui contrastait absolument avec le sans-gêne et l'indiscipline de mes cowboys américains. Jamais de familiarité, jamais de confiance, bien rarement une demande d'explication. Il obéissait. Quand je l'emmenais avec moi, dans la visite quotidienne que je faisais aux troupeaux de mon "ranch", il tenait toujours son cheval à la croupe du mien, sur la gauche, tant que je parlais, et, quand je ne parlais plus, à dix mètres en arrière. Nous avions l'air d'aller au Bois, et cela m'agaçait furieusement. Avec ses subordonnés, Tom Shelley Wart se montrait extrêmement cassant. Mais, comme il ne donnait jamais un ordre faux ; comme il était capable de faire lui-même tout ce qu'il commandait aux autres ; comme il n'y avait pas de poulain ou de cheval vicieux qui fût capable de désarçonner ce cavalier de l'ancien monde ; comme il buvait toute sorte de liqueurs fortes avec l'indifférence d'un filtre ; comme il mettait la main, volontiers, dans la poche de sa veste d'écurie, où chacun savait qu'il serrait un revolver chargé de six balles, les grands enfants minces, insolents et querelleurs de la prairie américaine reconnaissaient en lui un ancêtre plus court, aussi violent qu'eux avec des façons moins bruyantes et d'une éducation plus raffinée. Ils cédaient.

Je vous assure que, bien souvent, dans la vie aventureuse que nous menions, dans cette existence primitive qui abolit un si grand nombre de ces apparences par lesquelles nous prétendons marquer notre rang social, différences de logement, de vêtement, de nourriture, d'occupations, de plaisirs, de langage, j'ai été frappé du sentiment de déférence, ou plutôt de distance mondaine qui, malgré mes efforts, a toujours écarté de moi le chef de mes cowboys. Palefrenier dans sa jeunesse, et pendant peu de temps, chez le prince de Galles, puis jockey en Angleterre et en France, enfin exilé avec moi, au fond de la prairie canadienne, en vue des Montagnes Rocheuses, il n'avait conservé qu'un seul souvenir de ce passé : le premier. Il en vivait. Il continuait d'être l'homme très humble par la situation, très honoré par un voisinage royal. Il lui fallait un prince de Galles à perpétuité. Je l'étais devenu pour lui. Il en est mort. Voici comment.

* * *

Je vous ai raconté la façon dont j'avais bâti ma maison, c'est-à-dire ma chambre, celle de mes gens, et, entre les deux, une vaste cuisine où nous passions ensemble de longues heures du long hiver canadien, à nous chauffer. C'était fait en troncs de sapins, couvert en planches, calfaté avec de la mousse pressée et de la boue, et puis c'était, six mois durant, revêtu d'une couche de neige qui ne laissait passer que la fumée de notre feu. La très médiocre butte de terre sur laquelle nous étions perchés, nous permettait, cependant, d'apercevoir une partie de nos boeufs et de nos chevaux répandus dans la prairie qui s'en allait, sans aucune autre limite que la courbure de la planète, au Nord, à l'Est et au Sud. A l'Ouest seulement, mais bien loin encore, une ligne dentelée, bleue en été, blanche en hiver, indiquait la barrière des Montagnes Rocheuses.

Le village le plus proche était à soixante kilomètres, qu'il fallait parcourir, sans route, bien entendu, tantôt sous la piqure des innombrables moustiques levés par le soleil dans les parties marécageuses de la prairie, tantôt par des froids de dix, quinze ou même trente degrés. Nous faisons, cependant, cette rude course avec plaisir, quelque temps qu'il fit, et mes hommes désertaient quelquefois le ranch, à la nuit tombante, pour aller jouer et s'enivrer dans les bouges de Rouge-Terre. Tom Shelley Wart, plus encore que les jeunes, aimait se rendre au village. Il n'y manquait jamais la veille du 24 mai, ni celle du 9 novembre, qui sont les dates de la naissance de la reine Victoria et du prince de Galles, afin d'acheter une provision de gin, de cigares, de victuail-

les, et cinq paquets de fusées, qu'il tirait, le lendemain, dans la nuit bleue, sous les yeux étonnés de nos chevaux broutant l'herbe de la plaine, des renards, des poules de prairie et de quelques Indiens vagabonds, chasseurs de loutres et voleurs de bétail.

Le 8 novembre de l'année 1895, qui fut la dernière que je passai au Canada, je vis arriver dans ma chambre mon chef cowboy, vêtu de ce complet à larges carreaux jaunes et gris qui était sa tenue de ville. Il tenait à la main son casque de fourrure en peau de loup.

—Si Votre Grâce le permet, j'irai donc à Rouge-Terre.

—Pas tout seul, mon vieux Tom. Je ne veux pas que, par une température semblable, tu traverses seul la prairie. D'ailleurs, j'ai affaire au village. Mets deux chevaux sur le traîneau.

Il faisait un froid terrible. La neige, d'une épaisseur de trois pieds et durcie à la surface, avait chassé nos troupeaux vers des bas-fonds, éloignés d'une lieue, où des sources d'eau tiède entretenaient une sorte d'île de boue molle; de roseaux et de gazon parmi les glaces. Les deux seuls chevaux de trait disponibles étaient deux vieilles bêtes, hérissées comme des ours, que je trouvais attelées, au bas du tertre de l'habitation. Le ciel était gris, le soir venait, le vent ne soufflait pas. Je n'avais pas fait dix pas dehors que j'avais déjà des glaçons dans la barbe et que je sentais, aux deux tempes, cette pression douloureuse des grands froids, qui ressemble à celle d'un cercle de fer.

—Tu vas te coucher dans le traîneau, à côté de moi, Tom.

Le traîneau, fabriqué par mes hommes, se composait d'une caisse de planches de sapins posée sur deux patins. En se foulant un peu, deux hommes, même enveloppés de fourrures comme nous l'étions, pouvaient tenir dans le fond de cette caisse. La tête seule du conducteur dépassait le rebord du traîneau. Et, bien que la position ne fût pas très commode pour mener, j'avais fait le voyage, plus d'une fois, de cette façon. Mais, j'eus beau insister, ordonner même, Tom Shelley Wart refusa de prendre place à côté de moi, et monta sur un petit siège en fer que j'avais fait adapter à l'avant du traîneau. Je le considérai au moment où il rassemblait les guides pour partir : il avait l'air digne d'un cocher de la Couronne ; son visage rouge, entre les bords de son casque, luisait, et la blancheur de la plaine indéfinie, se reflétait dans les yeux, en éteignait encore le regard.

Les chevaux nous emportèrent au grand trot. La nappe d'air glacé commença à glisser sur nous, et, malgré l'habitude, malgré les vêtements de laine, les gants, les fourrures, le bonnet de peau de loup à double mentonnière, l'impression de brûlure fut si vive que je me couchai au fond de la boîte. Bientôt, le cercle de fer qui me pressait les tempes se resserra encore, mes paupières se fermèrent malgré moi, j'eus une sorte de vertige, comme si je tombais dans un abîme, et je m'assoupis.

* * *

J'ignore ce que dura cet engourdissement. J'en sortis comme d'un cauchemar, je rejetai les couvertures enroulées autour de moi, je me dressai :

—Tom ?

La nuit était tombée, le ciel était noir, la neige seule rayonnait un peu de lumière autour de nous, assez pour que nous puissions reconnaître qu'une nappe blanche nous enveloppait, sans une ombre, sans un obstacle, jusqu'aux bords incertains et noyés de brume par où elle se fondait avec les ténèbres de là-haut.

—Tom, il faut faire un détour par l'auberge de Patrick Bell. Nous ne devons pas en être bien loin. Nous nous arrêterons là... Le voyage est dangereux par un temps pareil... Vous entendez bien, Tom ?

Aucun bruit que celui des pieds de chevaux,

net et régulier, ne troublait le silence prodigieux de la prairie. L'homme auquel je parlais n'avait pas l'habitude de tourner la tête, quel que fût l'événement. Il était droit sur son siège de fer, les pieds relevés et protégés par une peau de mouton, les mains hautes, tenant les guides. J'écoutai, un instant, en répétant :

—Vous entendez ?

Fut-ce le frissonnement des poils de bêtes dans l'air où nous courions ? Je crus entendre le "yes" à demi-voix, le "yes" que Tom prononçait sans qu'on pût voir s'ouvrir ses lèvres plates. Je me recouchai aussitôt. Mais le sentiment du danger auquel je venais d'échapper, de celui qui menaçait mon compagnon me firent me relever. Je saisis avec beaucoup de peine, au fond d'une de mes poches, un flacon de rhum que j'avais glissé en quittant ma chambre ; et, tendant le bras, je plaçai la petite bouteille sur les jambes de Tom Shelley Wart entre sa veste fourrée et le bourrelet des couvertures et des peaux qui l'enveloppaient jusqu'à la ceinture.

—Buvez une forte gorgée, Tom, ne ménagez pas mon rhum. J'en trouverai d'autre, tout à l'heure, à l'auberge.

Je venais d'observer, en effet, que nous étions dans la bonne voie, ou plutôt dans la bonne direction, car nos chevaux longeaient une ligne de roches de quelques mètres de hauteur, que la neige recouvrait, mais à l'abri de laquelle, au Sud, poussaient des buissons de ronce et de houx. Je me sentis rassuré. Puisque le traîneau vilait vers la maison de Patrick Bell, le cocher m'avait compris. Je n'avais qu'à attendre. Dans une demi-heure, nous devions rencontrer cette auberge, bâtie à huit lieues de mon habitation, et devant laquelle, en été, se croisaient deux pistes, à présent ensevelies sous la neige.

J'aurais voulu trouver une demi-heure aussi longue que celle-là. Je souffrais horriblement du froid, du silence, du noir du ciel. Mais je n'osais pas me plaindre, à cause de l'impassibilité de l'homme qui me conduisait.

Le traîneau cessa peu à peu de glisser. Je me redressai. Nous étions devant la porte de l'auberge. Ma première pensée fut pour Tom.

—Descendez vite et venez vous chauffer !

Je courus frapper à la porte et réveiller les gens. Ceux-ci grognèrent, s'informèrent de mon nom, et ouvrirent. Quand je me retournai, Tom n'avait pas bougé. Il avait toujours les guides serrées dans ses deux mains, la tête penchée, les genoux relevés.

Nous nous approchâmes avec une lanterne, l'hôtelier irlandais et moi. Tom Shelley Wart, les yeux ouverts et fixes, regardait en avant, au delà de la tête des chevaux, comme il avait coutume de faire.

—Je vais le secouer ! cria l'Irlandais. Hé ! l'homme !

Il le secoua, en effet, en le prenant par la manche de sa veste de fourrure. Mais il se recula aussitôt, car le malheureux conducteur, sans faire un mouvement pour se retenir, sans un cri, sans lâcher les guides, perdait l'équilibre et roulait dans la neige.

Il était mort.

Quand nous l'eûmes transporté dans la salle de l'auberge et débarrassé des couvertures et des fourrures qui l'enveloppaient, nous reconnûmes que le corps était gelé tout entier et dur comme un bloc de glace. Selon toute vraisemblance, la vie l'avait quitté depuis longtemps déjà. Il ne m'avait pas entendu. Mon flacon de rhum était intact. Les chevaux nous avaient amenés seuls devant l'auberge, où ils avaient coutume de s'arrêter.

* * *

Et c'est ainsi que mourut l'ancien palefrenier du prince de Galles, Tom Shelley Wart, qui fut le seul cowboy respectueux du Dominion, et qui continua son service, même après qu'il fut mort.

RENE BAZIN.

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde.
Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY PRUDHOMME.

CONSEILS PRATIQUES

POUR ENLEVER LES TACHES DE SUEUR.—

Si les taches de sueur sont récentes, on les enlève facilement, en étendant d'eau de l'ammoniaque et en frottant les taches avec le mélange obtenu. Si les taches sont anciennes, on se servira d'acide oxalique faible. Après avoir frotté les taches, on rincera l'étoffe à grande eau à plusieurs reprises. S'il s'agissait d'une étoffe rouge, la tache disparaîtrait par l'application de nitromuriate d'étain dissous avec une forte proportion d'eau.

L'EUCALYPTUS EMPLOYÉ CONTRE LE DIABÈTE. — Les feuilles d'eucalyptus en infusion sont recommandées contre le diabète. On fait infuser une cuillerée à soupe d'eucalyptus globulus en poudre dans 20 grammes d'eau bouillante, et l'on prend cette infusion en deux fois dans la journée, jusqu'à complète guérison. On évitera de prendre pendant le traitement des substances sucrées. Ce procédé est employé avec succès en Angleterre, en Australie et en Nouvelle-Zélande.

BRULURES GUÉRIES PAR L'HUILE D'OLIVE ET LA FARINE. — Ce genre d'accidents est des plus fréquents ; il n'est donc pas inutile de connaître le plus grand nombre de remèdes à y appliquer, et surtout des plus pratiques. De ceux-ci est le suivant, que généralement tout le monde a sous la main : Aussitôt que l'on s'est brûlé, imbiber fortement d'huile d'olive la partie atteinte, soit en versant l'huile avec le flacon, soit à l'aide d'un peu de coton en rame ; sur l'huile, répandre de la farine ou de la fécule, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus absorption à la surface. Mais il faut de la véritable huile d'olive. Fixer la pâte, s'il en est besoin, avec des bandes très légèrement serrées. Non seulement la douleur est arrêtée, mais la brûlure ne laisse pas de trace.

NETTOYAGE DES PIPES EN ECUME CULOTTÉES. — Pour nettoyer les pipes en écume culottées, sans les endommager, il faut prendre un torchon mouillé sur lequel on répand de la pierre à nettoyer les couteaux, réduire en poudre très fine, et on frotte avec vigueur. Une fois l'objet — pipe, porte-cigare ou porte-cigarette — suffisamment nettoyé, au gré du propriétaire, frotter avec un torchon sec, sans poudre. L'écume est brillante et le culottage est respecté.

Singulière nature que la nature humaine : nous mettons un temps infini à avouer des choses vraies et il ne nous en coûte rien de dire très vite d'horribles faussetés !...

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

Une nouvelle invention qui ne manquera pas de créer une véritable révolution dans les journaux, est l'électrophone qui permet d'entendre à grande distance les discours des hommes publics et de les livrer tout aussitôt à la composition.

Le discours prononcé par M. Chamberlain, à Birmingham, il y a quelques jours, a pu être publié à Londres, grâce à l'électrophone, soit à 113 milles de distance, vingt-sept minutes après que l'exsecrétaire des colonies britanniques eut fini de parler.

Aucun service télégraphique, quelque perfectionné soit-il, ne peut permettre à un journal d'accomplir un tour de force aussi important.

* * *

Un nouveau prix de 500,000 francs vient d'être créé pour récompenser les résultats obtenus dans la direction des ballons. Le parlement brésilien vient d'adopter un projet de loi présenté par le gouvernement il y a à peine un mois, le jour où M. Santos-Dumont s'embarquait pour retourner en France. Le prix sera décerné à l'aéronaute qui aura fait le tour du Pain-de-Sucre, montagne qui domine la rade de Rio-de-Janiero, et obtenu le record de vitesse. Le concours, ouvert à toutes les nations, aura lieu du mois de mai 1904 au mois de décembre 1905. On annonce qu'il n'y a pas de vitesse maxima imposée. Le parcours est évalué à environ douze milles.

Le prix étant considérable, le voyage jusqu'à Rio-de-Janiero des plus intéressants et les Brésiliens des gens très polis et très affables, fort amoureux du progrès malgré qu'ils soient "latins"; nombreux seront les concurrents qui tâcheront de gagner la somme ronde offerte par la grande République sud-américaine.

On ne peut douter de l'intérêt scientifique que présenteront les expériences, quand on pense aux beaux résultats obtenus il y a quelques jours par les frères Lebaudy, les plus redoutables rivaux du savant Franco-brésilien qu'est Santos-Dumont.

En effet, c'est un des plus grands triomphes dans l'histoire des ballons dirigeables que vient de remporter le ballon des frères Lebaudy, qui a parcouru, en 1 heure 41 minutes, la distance de 46 milles séparant Moisson du Champ-de-Mars de Paris. Le ballon a atteint une vitesse extraordinaire; à certains moments, il a fait deux tiers de mille à la minute, et la vitesse moyenne a été de 29 milles à l'heure.

Depuis quelque temps, les frères Lebaudy faisaient préparer ce ballon avec l'intention de surpasser tout ce qu'avait fait Santos-Dumont.

Quelques personnes seulement ont assisté au départ du ballon de Moisson, à 9 heures 20 minutes.

Le ballon, pendant son voyage, a attiré l'attention des paysans; la population des villes s'assemblait dans les rues pour suivre des yeux les manœuvres.

En 15 minutes, le ballon est arrivé à Mantes-sur-Seine, à 10 milles de Moisson; il n'a pas semblé aux observateurs que les aéronautes éprouvaient la moindre difficulté dans la direction.

A 11 heures 1 minute a eu lieu l'atterrissage au Champ-de-Mars. Le ballon était en excellent état. Lors du départ de Moisson, une légère brise soufflait dans la direction de Paris.

On s'est aperçu plus tard que le ballon n'était pas monté par les frères Lebaudy, mais par M. Juchmes, qui dirigeait, assisté de M. Rey, mécanicien. Ils avaient été confondus avec MM. Lebaudy.

M. Juchmes a dit: "Nous sommes passés par Clérence, Verneuil, Fontenay, Saint-Père et Garzenville. Afin d'éviter la condensation de la vapeur d'eau sur le ballon, nous avons suivi la lisière sud de la forêt de Verneuil, et nous avons traversé la Seine une seconde fois, une heure après notre départ. Nous avons vu Poissy, nous sommes passés par la forêt de Saint-Germain et par Montesson, nous avons traversé le bois de Boulogne et nous sommes entrés à Paris par-dessus la

porte de Passy. Le départ de Moisson a eu lieu à 9 heures 20 minutes exactement, et quand le ballon a touché le sol du Champ-de-Mars, il était 11 heures 1 minute. Nous avons donc fait le voyage en une heure 41 minutes, notre vitesse de déplacement étant de 29 milles à l'heure. L'altitude maximum a été de 300 mètres et l'altitude moyenne de 100 mètres."

M. Lebaudy, qui est arrivé sur les lieux après l'atterrissage, a déclaré qu'il était absolument enchanté de ce voyage.

* * *

Tirer les sonnettes des voisins, c'était le vieux jeu. Les gamins ont dû suivre le progrès et s'attaquer aux sonnettes électriques. Généralement, celles-ci sont actionnées par le mouvement d'un



bouton logé au fond d'une petite cuvette: si donc, au moment où l'on pousse le bouton, on introduit dans l'ouverture une épingle ou un bout d'allumette, le contact reste établi, l'endiablée sonnette ne s'arrête plus de carillonner; lorsque la maison est sans gardien, pour cause de villégiature, les zincs de la pile s'usent inutilement.

Comment y remédier?

En employant le bouton électrique, que préconise un ingénieur horloger-électricien de Reims, M. Olyve.

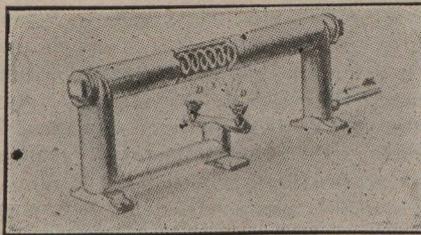
Il fixe dans le fond E de la cuvette un manchon C, à l'intérieur duquel glisse la tige B du bouton maintenue par une goupille F, qui l'empêche de quitter ce logement. C'est cette tige qui, en appuyant sur la petite lame D, produit le contact et qui, après la poussée du bouton est ramenée au repos par l'élasticité de cette sorte de ressort.

La partie extérieure de la tige B porte un chapeau A constituant le bouton proprement dit, lequel est creux et s'emboîte exactement sur le manchon C: lorsque l'on pousse le bouton, la tige B glisse dans le tube C, tandis que les bords du chapeau glissent sur sa paroi extérieure.

Ainsi, A ne quitte jamais C, et les astucieux polissons ne peuvent, avec le bout d'allumette ou l'épingle traîtresse, caler le bouton électrique. C'est toujours autant de gagné: espérons que leur imagination perverse ne trouvera pas d'autre combinaison!

* * *

Il y a de très nombreux systèmes de brûleurs à pétrole plus perfectionnés les uns que les autres. Bien audacieux serait le chercheur qui donnerait



la palme à tel ou tel, et nous n'en avons point l'intention.

Celui que nous signalons ici est simplement intéressant en raison de ce qu'il fait, en quelque sorte, dans son fonctionnement, un "retour sur lui-même"; le poète latin eut dit: "Vires acquirit eundo!"

En effet, l'essence de pétrole arrivant d'un réservoir par le tube T monte dans la colonne de droite de l'appareil et circule, pour parvenir aux brûleurs BB, dans une spirale que contient la cuvette horizontale supérieure.

Il ne semble pas qu'il y ait, dans cette disposition, d'explosion possible à redouter, ni que des soudures soient placées en des points scabreux, ce qui est l'inconvénient général des brûleurs de ce genre.

On peut aussi penser que cet appareil s'appliquerait au chauffage par l'alcool, objet de tant de recherches actuelles.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

(TIMBRES-POSTE JOINTS A LA LETTRE)

En quelles occasions doit-on joindre un timbre-poste à une lettre, à laquelle on demande une réponse? Lorsqu'on réclame ou sollicite un renseignement d'une personne inconnue et qu'on met cette personne dans l'obligation de répondre "directement", on lui envoie toujours un timbre-poste, afin de ne pas l'induire en dépense, si minime que soit cette dépense.

Ce procédé ne peut aucunement blesser celui vis-à-vis duquel il est employé.

Il ne faut pas joindre de timbre-poste quand on s'adresse à un fonctionnaire, qui peut répondre par voie administrative et, en conséquence, employer la franchise (s'il s'agit du service, bien entendu).

Non plus, dans une pétition ou dans une lettre par laquelle on demanderait une protection, où l'on ferait appel à la pitié, à la charité.

Mais si on écrivait à une haute personnalité, homme ou femme, à un sénateur par exemple, pour avoir des renseignements sur une personne qu'il aurait eue à son service, on joindrait un timbre-poste à sa lettre, et le personnage ou le sénateur devrait employer ce timbre et "non pas le retourner". La raison en est, que le correspondant veut bien demander un léger service (qui est dû, en ce cas et en beaucoup d'autres), mais qu'il ne saurait accepter que l'on dépensât la moindre des sommes pour le lui rendre.

Lorsqu'on demande à un marchand des renseignements sur ses produits, on n'est pas obligé de lui envoyer un timbre pour sa réponse. La somme qu'il dépensera pour satisfaire le client en expectative est comprise dans les frais généraux de son commerce.

L'AUTOMNE

Salut, bols couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! Le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Où, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, près de quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux:
Moi je meurs; et mon âme au moment qu'elle
[expire
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

A. de LAMARTINE.

SUR LA TOUR

M. d'Herblé s'éveilla juste à l'heure qu'il s'était prescrite. Une aube grise animait les fleurs des rideaux de sa chambre. Il ouvrit la fenêtre et vit la campagne normande toute pâle, qui dormait. Les arbres et les champs, d'un vert éteint, s'immobilisaient jusqu'au bout de l'horizon brouillé. Vers l'orient, déjà, une lueur rose filtrait. M. d'Herblé se rappela son amour, son rendez-vous matinal ; en cinq minutes, il fut habillé et descendit dans le jardin, où son grand lévrier russe l'accueillit d'un aboiement fou et de bonds joyeux :

—Taisez-vous, Tigre !

Mais, désespérant de le calmer :

—Allons, viens !

Le lévrier fila, par la porte entre-bâillée, prompt comme une flèche ; et son maître sourit en le voyant, par un chemin bien connu et qu'ils prenaient tous les jours, galoper à travers les vignes jusqu'au dernier cottage du hameau, là où habitaient M. et Mme Simons, de riches New-Yorkais, et leur fille, miss Edel.

—Sera-t-elle éveillée ? se demanda M. d'Herblé. N'est-ce pas une gageure de sa part ? Est-ce vrai qu'elle va descendre de sa chambre, se confier à moi seule à seul, afin que nous allions assister, du haut de la tour d'Alaspret, au lever du soleil ?

Depuis trois mois, il flirtait avec miss Edel, d'abord à Paris, ensuite à la campagne, où il avait eu l'art de décider les Simons à passer leur été, dans l'espoir que là, il aurait moins de rivaux. Déjà jaloux, en effet, et follement épris de la jeune Américaine, il souhaitait éperdument de l'épouser. Riche, noble et plein de qualités franches, il était sûr de plaire aux parents. Seulement, consentirait-elle ? Il y avait tant de coquetterie dans ses façons garçonnières, tant de réserve aussi dans ses silences soudain glacés, qu'il ne savait que penser d'elle. Parfois, par ses rires perlés, ses regards beaux et tendres, elle lui donnait l'illusion d'une familiarité complète ; après quoi, d'un shake-hand qui cassait les doigts de l'intimité, elle le remettait à sa place, déconcerté.

Or, hier, elle lui avait dit, en désignant du bout de son ombrelle la tour d'Alaspret, qui domine, au haut d'une masse de roches, tout le pays de Caux, jusqu'à dix lieues d'alentour :

—Est-ce vrai, cette légende de bonnes femmes, que les promis de ce village ont coutume de monter une fois, seuls ensemble, sur cette tour, afin d'y voir lever le soleil ?

Il répondait :

—C'est une superstition locale, en effet. Les fiancés n'y manquent jamais. On prétend que, si le soleil reste voilé ou invisible dans les nuages, l'union des jeunes gens sera malheureuse ; mais, s'il brille plein et pur, c'est leur bonheur futur qu'il éclaire !

Elle avait fait en riant :

—Mais alors, en refusant de se montrer, le soleil a dû faire manquer plus d'un mariage ?

Il répliqua :

—Cela s'est vu, quoique rarement. L'amour des promis passe outre neuf fois sur dix. Incrédules, ils narguent l'augure s'il leur est contraire, et l'acceptent seulement s'il est heureux.

Alors, miss Edel :

—Ce doit être un beau spectacle que le soleil levant sur la campagne ; j'aimerais à monter sur la tour, vraiment !

Il la regardait au fond des yeux :

—Justement, il fera très beau, demain, miss !

—Croyez-vous ? En ce cas, j'irai.

—Et... me permettez-vous de vous accompagner ?

Elle le toisait bien en face, de son fier regard indéfinissable :

—Vous êtes libre !

C'est à ce rendez-vous matinal qu'il allait, rendez-vous excentrique, certes, mais guère plus, en somme, que les moments de solitude qu'ils avaient goûtés ensemble, en barque, ou le soir sur la ter-

rasse du cottage, grâce à la confiance des Simons, selon le libre flirt d'Amérique.

M. d'Herblé néanmoins doutait : Elle se sera moquée de moi. Si par hasard elle s'est réveillée, cachée derrière ses persiennes, elle va rire de ma vaine attente et de mon air déconfit. Je serai ridicule. Ah ! si elle n'était pas si jolie !...

Mais un élan d'espoir lui fit battre violemment le coeur. Il venait d'apercevoir Tigre devant la grille du cottage, son corps mince frétilleait de joie, comme s'il reconnaissait une amie ; et presque aussitôt, irrésistiblement mise et coiffée, ses cheveux d'or ondulant sous le petit chapeau de paille, les bras gantés de suède, les pieds chaussés de cuir jaune, miss Edel, en robe mauve, parut.

—“ Good morning ! ” fit-elle.

Ce fut si sec et d'un air si froid, que M. d'Herblé sentit rentrer dans sa gorge les remerciements émus qu'il préparait. Silencieux, ils s'engagèrent dans le sentier désert qui conduisait, sous bois, à la tour.

Une senteur mouillée s'exhalait des feuilles et des herbes. Un silence profond, un peu triste, pesait ; il s'y joignait une impression de solitude et de vide. Cela, et, de plus, le dépaysement de l'heure et du réveil insolites, induisait les jeunes gens à une sorte de mélancolie où leur pudeur s'alarmait, après coup, de leur réciproque audace. Mais, trop avancés pour reculer, et goûtant le charme de cette aventure qui les engageait certainement l'un à l'autre, ils reportaient toutes leurs pensées vers le soleil, qu'ils allaient contempler dans quelques minutes et dont, malgré eux, ils subsistaient par avance le prestige fatidique, comme si l'oracle, vraiment, allait décider leurs fiançailles.

Des pins aux tons rougeâtres succédaient tout à coup aux bouleaux et aux hêtres. Des bruyères lilas fleurissaient des tapis de mousse jonchés d'aiguilles résineuses. Des rochers partout s'éroulaient, et le sentier serpentait en pente raide, au flanc du coteau que surplombait, invisible encore, la tour. Soudain, à un repli du terrain, elle se leva, dressant haut son fuseau gris qui se crénelait sur le ciel terne. Au milieu des ruines rongées de lichen et hérissées de graminées folles, elle subsistait, dernier vestige féodal du château d'Alaspret.

Miss Edel, légèrement essoufflée par la montée, regardait, à l'orient, la lueur d'aurore qui empourprait le ciel, où les nuages semblaient des flocons d'ouate rose.

—Arriverons-nous à temps ? demanda-t-elle.

M. d'Herblé hocha la tête, soucieux.

—Il y a bien des nuages, soupira-t-il ; j'ai peur que le soleil ne reste voilé.

—Ah ! fit-elle, sans qu'on sût si c'était espoir ou regret.

Un lièvre partit entre leurs pieds, dans la rosée ; Tigre, qui décrivait autour d'eux de grands cercles au galop, aperçut l'animal et lui donna la chasse. Cette diversion amusa miss Edel, surtout quand elle vit revenir le lévrier penaud, le lièvre, après quelques chochets, s'étant brusquement terré sous les bruyères.

Encore quelques pas ; voici qu'ils se trouvaient enfin au bas de la tour, hésitant presque devant le cintre noir sans porte qui béait sur les ténèbres de l'escalier tournant. Elle regarda avec une indécision un peu narquoise son cavalier :

—Avez-vous vraiment envie de monter là-haut ? Il me semble qu'on voit suffisamment d'ici !

Il lui jeta un regard de reproche, ému et pénétrant :

—Vous avez peur, miss Edel ? Ce n'est pas bien.

Ce mot la fouetta dans son orgueil, et, pour lui montrer qu'elle n'avait peur de rien, ni de lui, ni d'elle-même, ni du problème à venir que leur signifierait le lever de l'astre, elle s'engagea bravement dans l'escalier sombre. D'Herblé la suivait. Ils montèrent longtemps à l'aveuglette, en n'échangeant que des paroles banales, et, tout à coup, le grand jour les éblouit : ils émergèrent

sur la plate-forme, où miss Edel, toute rose, poussa, devant le vaste paysage, un cri d'admiration !

* * *

Un immense cirque de coteaux, de plaines et de bois, les enveloppait. Ce miroir triangulaire d'éclaircie qu'ils apercevaient là-bas, par l'éclaircie d'une vallée, c'était l'océan... La forêt d'Alaspret, du pied de la tour jusqu'à l'horizon, épanouissait le moutonnement de ses cimes rondes qui s'éteignaient dans la fumée bleue. La campagne rappelait un tapis rapiécé : ces taches jaunes, çà et là, annonçaient le blé ; ces pierres grises, des villages ; on distinguait le point blanc des cadrans des clochers. Une rivière, sous des saulaies, déroulait son galon d'argent ourlé de vert. De partout, l'humidité s'élevait en vapeur grise du sol ; elle baignait d'un flux mouvant le tour du cirque, pareil à un continent plongé sous une mer de brouillard.

L'orient rougeoyait de plus en plus ; les nuages s'enflammaient de tons pourpres, qui faisaient penser aux gigantesques braises d'un incendie ou à la clarté d'une forge. Le silence ajoutait au mystère et à l'impression de grave et religieuse poésie qui se levait avec l'aurore, sur la terre. Miss Edel et M. d'Herblé songeaient à ce commencement infini, et toujours jeune, des forces vitales du monde. Combien de millions de jours pareils le soleil avait éclairés déjà, que de printemps et d'hivers, le labeur des paysans sur la glèbe, les travaux des ouvriers dans les villes, la naissance, l'amour, la mort, tant de joies et de douleurs des êtres ! Ils songeaient à leur propre vie, à leur printanière jeunesse, au hasard qui les avait fait se rencontrer, et qu'ils n'appelaient déjà plus hasard, mais destin ! Une mutuelle prescience que leur bonheur se jouait en ce moment les pénétrait d'une angoisse d'attente, d'une hâte douloureuse et suave à voir paraître enfin l'astre rouge.

Car, sans oser se le dire, en cette minute suprême, ils avaient peur, superstitieusement, de ces nuages polychromes qui voileraient peut-être le brasier céleste, éteindraient sa face de feu. Immobiles, penchés aux créneaux, ils regardaient : et le grand chien, à côté d'eux, levait la tête vers le ciel, un reflet pourpre dans ses prunelles, où flottait ce regard pensif qu'ont les bêtes amies de l'homme.

—Ah ! firent les jeunes gens d'une seule voix. Le soleil venait de luire à travers une déchirure des nuages ; ils s'écartaient, fuyaient si rapidement qu'il sembla qu'un large coup de vent, là-bas, balayait l'espace, afin que l'orbe fauve s'élevât, en une gloire sereine, au fond de l'éther vermeil.

—Edel !... soupira M. d'Herblé.

Et il la vit resplendir d'un prestigieux rayonnement, toute baignée de clarté vive. Dans le paysage transpercé de vie et de flammes, elle semblait le centre des choses ; sa beauté fière s'humanisait d'une grâce attendrie ; des larmes brillèrent en ses yeux purs.

—Voyez ! dit-il, le ciel est libre !

Plus un nuage, en effet ; l'éther brûlait ; le soleil montait avec lenteur ; à mesure, on voyait fondre et s'évaporer la mer de brume qui estompait le cirque, tandis que celui-ci, précisant ses formes et ses couleurs, s'avivait de toute la splendeur féconde des bois, des moissons et des prés. Une jeunesse verte et riante palpait sur la terre, dans un souffle de brise errante qui embaumait. Des fumées presque invisibles s'exhalaient des toits des villages. Un Angelus tinta, d'autres répondirent, grêles et légers comme des chants d'alouette. Les oiseaux s'éveillèrent. La vie ressuscitait, partout.

Alors, dans le nimbe chaud et clair qui les auréolait d'or, miss Edel Simons tendit sa petite main ferme à M. d'Herblé. Il s'approcha d'elle, et sans qu'elle résistât, ils échangèrent, fiancés de la Tour du levant, à la face du soleil et du monde, l'engagement solennel de leurs fiançailles, en un premier baiser !

PAUL MARGUERITTE.

Les DERVICHES TOURNEURS et HURLEURS
AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Le surnaturel ou l'extraordinaire ont toujours passionné les foules, quand bien même ce surnaturel se traduit par des actes qui pourraient offenser la nervosité des âmes sensibles. C'est ainsi que naguère, parmi les spectateurs nombreux qui semblaient prendre un très vif intérêt aux exercices si curieux des Derviches, exhibés au Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne, j'ai reconnu plusieurs habitués très parisiens des obligatoires rendez-vous mondains. Est-ce à dire que tous ces curieux exercices auxquels se livrent ces Derviches soient inconnus, inédits ? Non, certes, pour ceux qui ont visité la Tunisie, l'Algérie même, ou l'Égypte ; mais c'est, je crois, la première fois qu'une troupe — le mot peut s'entendre aussi bien au point de vue théâtral qu'au point de vue arithmétique — aussi complète et aussi variée de ces moines mahométans vint s'exhiber à Paris.

Que Ch.-E. Lucas, le peintre-affichier si personnel et si délicat me permette cette indiscretion : la plupart des "numéros" des Derviches sont, pour certains de ses amis, du "déjà vu". Lucas, en effet, est un Derviche chrétien et français des plus curieux. Par un simple effort de volonté, il se met dans un état de catalepsie qui lui

permet de se traverser le corps ou la figure avec de longues épingles d'acier, de manger du verre pilé, ou de lécher avec délice une lame de fer rougie au feu. Ce sont là les ordinaires exercices des Derviches, mais Lucas est un amateur qui ne voudrait même pas produire ses talents au cirque Molier.

Les Derviches vus à Paris sont, je ne dirai pas des professionnels, ce serait faire injure à leurs sentiments religieux, mais des Derviches vrais, authentiques, venus en droite ligne de la Haute-Egypte ; leur Cheik a voulu que la France, avant même l'Angleterre, connût cette secte puissante, dont la religion est un mélange de connaissances scientifiques qui se perpétuent depuis des siècles dans des monastères appelés "tekkés", où, sous le nom de "mévélawites", ces moines, très chastement, vivent en communauté.

Au Jardin d'Acclimatation, dans la grande serre où ils plantèrent leur tente pour deux mois, les Derviches ont transporté leurs habitudes et leurs moeurs ; ils sont vingt-deux, sous la conduite d'un Cheik qui les dirigera dans leur "tournée" à travers l'Europe. Vêtus bizarrement d'une ample chemise de toile blanche plissée, de caleçons serrés aux genoux et à la taille, le chef recouvert d'un bonnet cylindrique de feutre épais, ils se livrent le jour durant à toutes les pratiques qui, dans tout l'Orient, exercent une puissance très grande sur l'esprit simple des foules.



La danse du feu.

L'heure est venue des cérémonies, le Cheik bénit ses prêtres, assis autour de lui, ou plus exactement "a cropetons", comme aurait dit Villon ; et, au son d'un orchestre de flûtes à l'unisson et de tarboukas aux airs monotones mais d'un charme bizarre et pénétrant, la danse commence. Tous chantent — est-ce bien un chant ? — Quatre d'entre eux se détachent et se mettent à tourner, d'un tournoiement régulier, lent d'abord, puis accéléré au point de donner le vertige aux spectateurs ; et je ne saurais mieux décrire cette danse circulaire et folle qu'en citant un passage du "Constantinople" de ce maître styliste que fut le grand Théophile Gautier :

"Ils valsaient, les bras étendus en croix, la tête inclinée, les yeux demi-clos, la bouche entr'ouverte comme des nageurs confiants qui se laissent emporter par le fleuve de l'Extase ; leurs mouvements réguliers, onduleux, avaient une souplesse extraordinaire, nul effort sensible ; nulle fatigue apparente ; le plus intrépide valseur allemand serait mort de suffocation ; eux, continuant de tourner sur eux-mêmes, comme poussés par la suite de leur impulsion, de même qu'une toupie qui pivote immobile au moment de la plus grande rapidité et qui semble s'endormir au bruit de son roulement."

Parfois un Derviche s'arrête et tombe à genoux ; un autre le recouvre alors de son manteau, tous



La danse du sabre par deux Derviches guerriers.

tombent ainsi, puis se relèvent et font autour de la salle une procession.

Parmi les Derviches exhibés par le Jardin d'Acclimatation, il en est quelques-uns qui ne sont pas tourneurs, ce sont des "hurleurs" :

"Les hurlements étaient devenus des rugissements ; les Derviches balançaient leurs têtes flagellées de longs cheveux noirs. Ils tiraient de leur poitrine de squelette des rugissements de tigre, des grommellements de lion, des glapissements de loup blessé saignant dans la neige, des cris pleins de rage et de désirs, des râles de voluptés inconnues et quelquefois des soupirs d'une tristesse mortelle, protestation du corps broyé sous la meule de l'âme." — T. Gautier, "Constantinople."

C'est ce spectacle qu'offrirent les Derviches du Jardin du Bois de Boulogne. Et ce n'est pas tout, comme disait je ne sais plus quel personnage de parade tabarinesque. En voici un qui se précipite sur un verre de cristal. De ses dents superbement blanches il le casse, il le broie, le réduit en fine poussière et l'avale, aussi facilement que vous ou moi dégusterions un fin verre de Volney ou de Moulin-à-Vent !

Un autre danse, en se jouant avec une torche résineuse enflammée, et se promène la flamme sur le corps, les bras, les jambes et la figure. Avec ses yeux doux et captivants, le sourire aux lèvres



Un Derviche tourneur.

et des contorsions mignardes de son corps d'éphèbe, il semble une jolie et élégante Parisienne se vaporisant le corps au sortir d'un bain de lait ou d'iris. Il se fait les yeux, non point avec une patte de lapin ou un crayon, mais avec un sabre rougi au feu. Michel Strogoff a dû certes passer pour un Derviche, auprès des Tartars qui tentèrent de le rendre aveugle en lui brûlant la vue avec un fer rouge ! Et pour terminer, le Derviche lèche de sa langue, aussi rose toujours que celle d'un jeune chien, ce sabre de feu, avec une volupté extatique !

Un autre s'enfonce des poignards dans les bras, s'enfonce dans la poitrine une pointe acérée sur laquelle deux hommes appuient de toutes leurs forces, et se relève avec la pointe encore fixée dans la chair.

Puis c'est la danse du sabre par deux guerriers derviches. Peut-être que ces deux athlètes, admirables de force et d'élégance, ont combattu il y a quelques mois ; l'un d'eux porte des balafres qui l'indiqueraient ; mais on se demande comment, avec les longs sabres effilés et tranchants qu'ils manient si rapidement, ils n'arrivent pas à se blesser eux-mêmes !

L'heure du repos — bien gagné — a sonné, le Cheik bénit ses Derviches ; les flûtes sifflent, les tambourins résonnent, les tarboukas se font entendre une dernière fois, et

la troupe dansant encore se retire sous sa tente, dans une farandole lente en chantant la gloire d'Allah !

Le moment est venu des ablutions et du repas ; les ablutions, les Derviches n'y sauraient manquer ; le repas est pour eux chose secondaire, et cependant, ils ont un appétit féroce : le matin, ils absorbent près d'un litre de thé ; à midi, du ragoût, qu'ils préparent eux-mêmes, du mouton et des pommes de terre cuites à l'eau — des pommes à l'anglaise. Le soir, du riz et du pain en quantité. Ils font eux-mêmes leur cuisine et mangent en commun ; le Cheik — "quia ego nominor leo" — se sert le premier, et distribue la pitance aux autres, qui obéissent passivement aux ordres de leur grand Maître !

Certes, le spectacle offert par les Derviches est étrange, mais cette exhibition ethnographique et religieuse a été intéressante à plus d'un point de vue.

HISTOIRE AUTHENTIQUE

Voici une histoire courte, mais bonne : Le BAUME RHUMAL est le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

COMMENT JE SUIS DEVENU MANCHOT

Tous ceux qui, dans ces dix dernières années, ont visité le Mont Saint-Michel, se rappellent certainement un vieux marin, à l'unique bras et au teint tanné, qui se tient tout le jour à l'entrée des marches du château, et qui vous offre, d'une main tremblotante, de maigres bouquets de fleurs de falaises. Comme, lors d'un séjour que je fis sur la côte malouine, j'avais pris l'habitude de venir chaque soir m'asseoir non loin de lui pour contempler la mer, il m'avait pris en amitié, et un jour que je lui demandais par suite de quel accident il avait perdu un bras, voici ce qu'il me raconta en son langage imagé. Je dois, avant de donner la parole à ce brave marin, avouer que j'ai dû arranger quelque peu son récit afin de le rendre plus compréhensible, mais, je le crains, moins savoureux et moins délicieusement naïf qu'il me fut conté.

* * *

L'accident qui m'a privé de mon bras droit survint bien loin d'ici, dans les mers glacées du pôle, à mon premier voyage sur un baleinier. Mon père, et du reste tous mes parents, aussi loin que mes souvenirs peuvent se reporter, avaient embarqué à bord de ces grands navires qui, durant de longs mois et souvent plus d'une année, quittaient nos côtes bretonnes pour s'en aller pêcher la baleine au nord de l'Europe. Je fis comme eux et, à peine âgé de vingt ans, je fus enrôlé par le capitaine de la "Belle-France" de Saint-Servan, un trois-mâts de six cents tonneaux, qui, pour la dixième fois, repartait à la chasse des cétacés.

Après de longs jours, et sans incidents de route, servis par une bonne brise, nous entrâmes dans la région des mers glacées. Mais pendant près d'un mois, nous battîmes ces régions sans faire une rencontre heureuse. L'homme placé en vigie à la tête du mât n'avait encore rien signalé. Nous désespérions de voir enfin apparaître les bale-

ines, et l'humeur de notre capitaine devint exécrable. "On a ensorcelé ces parages, disait-il. C'est pourtant la bonne latitude et la bonne époque." Enfin, un matin que je dormais encore, j'entendis le capitaine hurler : "Vite, vite, armez les embarcations."

A ces mots, l'équipage tout entier se précipita sur le pont. On aurait dit qu'une voie d'eau venait de s'ouvrir au flanc du navire et que celui-ci était prêt de sombrer. Chaque matelot sautait sur les harpons et se disputait l'honneur de la première prise. Le capitaine intervint et distribua son monde. On arma deux baleinières dans lesquelles descendirent les matelots les plus hardis et les plus habiles. Cinq hommes suffirent pour chaque embarcation. Celles-ci sont toujours prêtes sur les côtés du navire à être mises à la mer, et ont d'avance leurs harpons leurs lignes de pêche soigneusement préparés. Comme pour combattre le monstrueux cétacé, il ne fallait que des bras aguerris, on ne voulut pas, malgré mes instances, que je me joignisse à mes camarades, et je dus suivre le spectacle de dessus le pont.

La proie que l'on convoitait était une baleine énorme, qui paraissait dormir sur l'eau. Pour mon oeil peu exercé, cette masse prodigieuse me

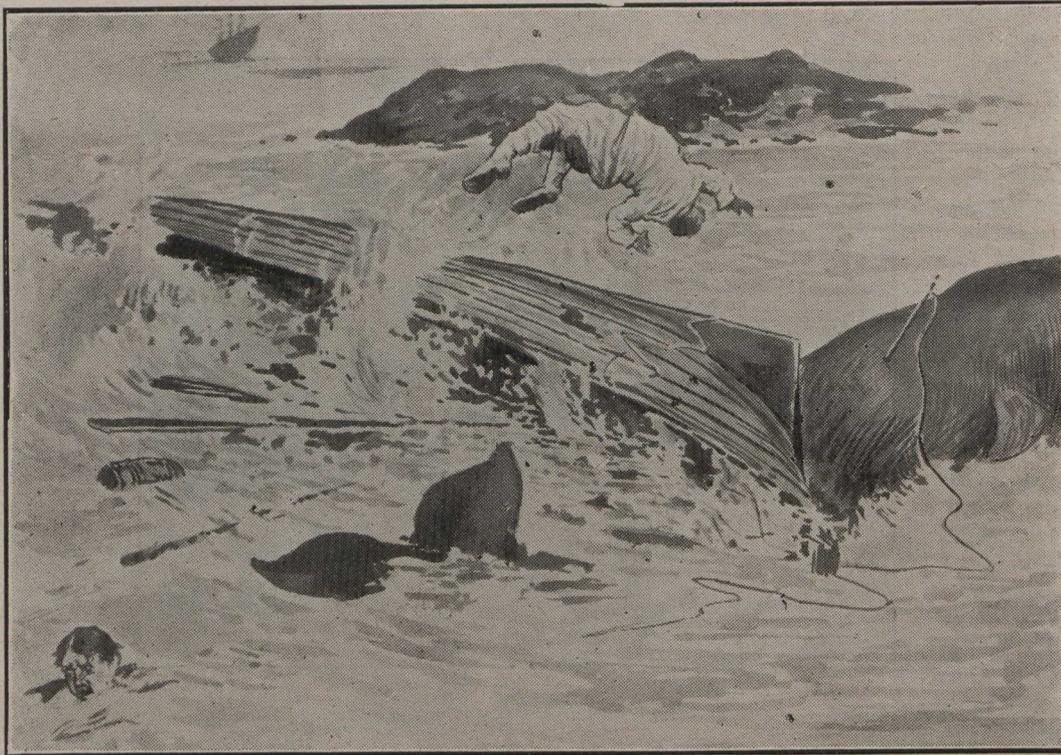
faisait plutôt l'effet d'un rocher, tant elle était immobile et grisâtre, sans vie apparente, sans forme précise. Les embarcations ramèrent vivement vers elle. Quand on en fut arrivé à une distance de quelques mètres, le harponneur se dressa sur l'avant de la baleinière, l'oeil fixé sur sa victime, et ne perdant pas un seul de ses mouvements. Le monstre ne remuait pas, il semblait mort. Ce ne fut guère qu'au moment où on allait remuer les rames que, par une brusque secousse, la baleine fit sentir qu'elle prévoyait le danger. Elle avait plongé ; mais au remous que causait le déplacement de l'eau, on pouvait suivre sa marche sous-marine, et tenir incessamment les embarcations dans son sillage. Au bout de dix minutes, elle reparut avec un bruit effroyable, et, mettant cette fois dehors une tête couverte d'insectes marins, elle lança par ses événements, à une hauteur de huit à dix verges, deux immenses jets d'eau salée. A la suite de trois ou quatre plongements semblables, les embarcations arrivèrent enfin à portée. "Debout !" dit l'officier. Tout le monde se leva ; les harponneurs avant tous les autres, en brandissant leur arme. "Pique !" ajouta l'officier. Le harpon fut lancé avec tant de force que le fer tout entier disparut dans le corps de l'animal. La baleine, se sentant pénétrée, resta un moment comme engourdie sous le

ron. C'était un coup mortel : "Hourrah !" cria l'équipage. L'animal, se sentit perdu. Il plongea de nouveau, roula sur lui-même, au milieu des vagues, courut furieux vers les profondeurs de l'océan, se tordit dans tous les sens, prit vingt allures diverses, tantôt horizontales, tantôt verticales, droites un moment, courbées ou brisées le moment d'après. Cette fois, sa trace était facile à reconnaître, l'eau étant rose de sang ; et quand il revint à la surface de la mer, rendu, à demi-mort, au lieu d'eau salée, ce fut du sang qu'il souffla. Les baleiniers en furent inondés. Quelle agonie terrible ! La mer clapotait sous cette énorme queue comme si elle eût été saisie par un raz de marée.

A un demi-mille de distance, nous entendions le bruit de ses angoisses et de son râle de mort. Par trois fois, le cétacé plongea encore, essaya de fuir ; par trois fois on aggrava ses blessures ; puis, quand ses forces furent éteintes, il revint sur l'eau comme une masse inerte, ne montrant plus son dos brun et nuancé, mais son ventre, dont les taches blanches luisaient au soleil et tranchaient sur cette mer encore sanglante. On la ramena le long du bord, où elle fut dépecée dans la journée.

A bord, les chaudières étaient prêtes. On fondit l'huile et on remplit les barils vides. Quatre baleines que l'on harponna les jours suivants suffirent pour faire regorger la cale de la "Belle-France". Jamais le navire n'était rentré avec une aussi belle cargaison.

Profitant d'une période de temps calme, on appareilla pour le retour. Les jours s'écoulèrent sans accidents, et nous nous réjouissions tous de la campagne. Or, un matin que j'étais de vigie, mes regards furent attirés par un immense remous qui se produisait entre deux roches près du rivage. Le navire approchant, quelle fut ma stupéfaction en reconnaissant une baleine, sans doute prise entre ces deux rocs. L'énorme cétacé frappait la mer de sa queue et lançait par ses événements des torrents d'eau en vapeur. Aussitôt, le capitaine prévenu, une ba-



La baleine se détourna furieuse contre notre baleinière et d'un coup de queue terrible brisa l'embarcation.

leinière fut mise à la mer, et je lui demandai, comme une grâce, de me permettre d'accompagner mes camarades. Il céda à mes prières, et nous nous dirigeâmes vers la baleine. Eu égard au courage dont j'avais fait preuve pendant toute la campagne, on me laissa l'honneur de lancer le premier harpon. De toute la vigueur de mon bras, je projetai l'arme, qui s'enfonça profondément dans le dos de l'animal, mais la douleur qu'il ressentit fut telle que, s'arrachant brusquement des rochers qui le tenaient emprisonné, il se détourna furieux contre notre baleinière, et d'un coup de queue terrible, brisa l'embarcation. Mes compagnons, en voyant le mouvement offensif de la baleine, s'étaient jetés à l'eau avant que le canot fut atteint, mais moi, plus novice, j'avais attendu, stupide et comme paralysé. Je fus lancé en l'air comme une plume, et je retombai lourdement sur la quille renversée du canot... Ce qui se passa ensuite, je ne le sus que plus tard, ayant perdu connaissance, et lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur le pont du navire, tandis que, penché sur moi, le capitaine, qui était en même temps le médecin du bord, m'examinait d'un air anxieux. J'avais un bras brisé en plusieurs endroits et de multiples contusions sur tout le corps. Lorsque

leinière fut mise à la mer, et je lui demandai, comme une grâce, de me permettre d'accompagner mes camarades. Il céda à mes prières, et nous nous dirigeâmes vers la baleine. Eu égard au courage dont j'avais fait preuve pendant toute la campagne, on me laissa l'honneur de lancer le premier harpon. De toute la vigueur de mon bras, je projetai l'arme, qui s'enfonça profondément dans le dos de l'animal, mais la douleur qu'il ressentit fut telle que, s'arrachant brusquement des rochers qui le tenaient emprisonné, il se détourna furieux contre notre baleinière, et d'un coup de queue terrible, brisa l'embarcation. Mes compagnons, en voyant le mouvement offensif de la baleine, s'étaient jetés à l'eau avant que le canot fut atteint, mais moi, plus novice, j'avais attendu, stupide et comme paralysé. Je fus lancé en l'air comme une plume, et je retombai lourdement sur la quille renversée du canot... Ce qui se passa ensuite, je ne le sus que plus tard, ayant perdu connaissance, et lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur le pont du navire, tandis que, penché sur moi, le capitaine, qui était en même temps le médecin du bord, m'examinait d'un air anxieux. J'avais un bras brisé en plusieurs endroits et de multiples contusions sur tout le corps. Lorsque

leinière fut mise à la mer, et je lui demandai, comme une grâce, de me permettre d'accompagner mes camarades. Il céda à mes prières, et nous nous dirigeâmes vers la baleine. Eu égard au courage dont j'avais fait preuve pendant toute la campagne, on me laissa l'honneur de lancer le premier harpon. De toute la vigueur de mon bras, je projetai l'arme, qui s'enfonça profondément dans le dos de l'animal, mais la douleur qu'il ressentit fut telle que, s'arrachant brusquement des rochers qui le tenaient emprisonné, il se détourna furieux contre notre baleinière, et d'un coup de queue terrible, brisa l'embarcation. Mes compagnons, en voyant le mouvement offensif de la baleine, s'étaient jetés à l'eau avant que le canot fut atteint, mais moi, plus novice, j'avais attendu, stupide et comme paralysé. Je fus lancé en l'air comme une plume, et je retombai lourdement sur la quille renversée du canot... Ce qui se passa ensuite, je ne le sus que plus tard, ayant perdu connaissance, et lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur le pont du navire, tandis que, penché sur moi, le capitaine, qui était en même temps le médecin du bord, m'examinait d'un air anxieux. J'avais un bras brisé en plusieurs endroits et de multiples contusions sur tout le corps. Lorsque

leinière fut mise à la mer, et je lui demandai, comme une grâce, de me permettre d'accompagner mes camarades. Il céda à mes prières, et nous nous dirigeâmes vers la baleine. Eu égard au courage dont j'avais fait preuve pendant toute la campagne, on me laissa l'honneur de lancer le premier harpon. De toute la vigueur de mon bras, je projetai l'arme, qui s'enfonça profondément dans le dos de l'animal, mais la douleur qu'il ressentit fut telle que, s'arrachant brusquement des rochers qui le tenaient emprisonné, il se détourna furieux contre notre baleinière, et d'un coup de queue terrible, brisa l'embarcation. Mes compagnons, en voyant le mouvement offensif de la baleine, s'étaient jetés à l'eau avant que le canot fut atteint, mais moi, plus novice, j'avais attendu, stupide et comme paralysé. Je fus lancé en l'air comme une plume, et je retombai lourdement sur la quille renversée du canot... Ce qui se passa ensuite, je ne le sus que plus tard, ayant perdu connaissance, et lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur le pont du navire, tandis que, penché sur moi, le capitaine, qui était en même temps le médecin du bord, m'examinait d'un air anxieux. J'avais un bras brisé en plusieurs endroits et de multiples contusions sur tout le corps. Lorsque

je parus un peu moins affaibli, on dut me couper le bras, mais cette opération n'amena pas la guérison attendue, et mon état sembla, au contraire, empirer.

Longtemps, je crus que je ne me remettrais jamais de ce terrible accident ; aussi, le capitaine, considérant que je n'avais plus que quelques heures à vivre, vint me demander si je n'avais point quelques volontés dernières à lui confier. "Je voudrais bien, lui dis-je, mourir sur le pont, en vue de la mer, près du banc de quart. L'air de la cabine est lourd, et je souffrirai moins là-haut." Le capitaine s'empessa de me faire porter sur le pont.

A partir de ce jour-là, les forces me revinrent peu à peu, et j'attribuai ce miracle à l'air de la mer, à la vue de l'Océan... Quelques semaines après, je débarquai à Saint-Servan.

Maintenant que j'ai ma retraite, j'ajoute à la petite rente que me sert l'Etat les quelques sous que me rapporte la vente de mes bouquets de fleurs de falaises.

LE SILENCE

Un soir, la mère Kadoc, assise au coin du feu, devint triste à regarder son fils, presque aussi triste qu'elle.

—Tu fus généreux, Jean, au lieu de t'en aller guerroyer avec les autres gars, de rester près de moi, lui disait-elle. Sans toi, bien sûr, je serais morte de misère et de douleur. Mais je devine combien le devoir te pèse à présent, et je sens que la tendresse d'une vieille femme, obsédée par le regret du passé, ne peut satisfaire ton jeune cœur plein d'espoir dans l'avenir.

—Ne me plaignez pas, ma mère, car je suis bien heureux de vous avoir auprès de moi. Si parfois je soupire et reste songeur, ne vous figurez pas que votre présence me soit à charge, car, au contraire, mon seul chagrin vient de ce que mon père n'est plus là pour partager notre vie. J'aurais la force et lui l'expérience ; tout ici s'en trouverait mieux. Et je montrerais assez de courage et d'honnêteté pour vous rendre fiers tous deux. Puis, à vrai dire, maintenant que l'aïeule est rentrée au logis, vous laissant sous la protection de votre mari, je serais allé volontiers faire le coup de feu avec les autres gars contre les chauffeurs de la forêt qui, chaque jour, deviennent plus hardis.

La mère Kadoc pâlit et frissonna :

—Tu ne dois pas faire le coup de feu contre les chauffeurs de la forêt, mon fils, dit la vieille femme d'un ton étonnement grave. Dieu le permet peut-être aux autres ; à toi, Dieu le défend !

—Voulez-vous rire, ma mère ? fit le jeune homme. Pourquoi Dieu me défendrait-il ce qu'il permet aux autres ? Si, comme eux, j'avais encore mon père pour vous défendre et défendre notre bien, je les aurais déjà rejoints. Mais ne vous troublez pas, ma mère ; je ne partirai pas, parce que je suis orphelin.

—Je désire depuis longtemps apprendre comment Kadoc mourut. J'étais déjà, quoique bien jeune, en condition à la ville, quand vous m'avez écrit que mon père n'était plus. A partir de ce jour, je ne sus plus rien de lui, et je n'osai jamais questionner ni vous ni personne autre, de peur de renouveler une souffrance oubliée. Mais voici bien des années écoulées, et, si ce n'est point raviver un souvenir trop amer, daignez me raconter la fin de mon pauvre père.

La vieille femme pâlit davantage. Son frisson fut plus long. Elle hésitait encore. Cependant, à contempler son fils, elle s'apercevait bien que Jean était maintenant un homme auquel la moustache poussait drue sur la lèvre. Elle comprit qu'elle lui devait enfin la vérité. Et elle lui avoua d'une voix cassée par l'émotion :

—Tandis que tu étais au service à la ville, ma belle jeunesse s'altérait dans le souci et l'argent de la maison filait entre les doigts de ton père. Finalement, Kadoc a fait comme la jeunesse et la fortune : il m'a quittée. Il a longtemps couru les pires aventures, et j'ai laissé s'accréditer le bruit de sa fin, pour n'avoir plus à rougir en parlant de

lui. Mais ton père n'est pas mort, mon pauvre Jean ! Kadoc, de retour dans le pays, fait le brigands avec les chauffeurs de la forêt. On prétend même qu'il cherche, non sans mal, à rassembler et commander ces bandes indisciplinées. Voilà pourquoi Dieu, qui permet aux gars de combattre ces mécréants, te le défend ! Ce serait entrer en lutte avec ton père !

Cette nouvelle imprévue, qui effligeait la mère, causa une joie immense au fils.

—O ma mère ! ma chère mère ! s'écria Jean spontanément, si mon père est vivant, je veux revoir mon père ! J'irai le trouver dans la forêt. Je lui parlerai de vous, de moi, et j'ajouterai tant de choses bonnes et touchantes qu'il abandonnera ses bandits pour revenir vivre avec nous.

—Quelle folie, mon fils ! Il ne t'écouterait pas, il ne pourra même pas te reconnaître après tant d'années de séparation !

Jean ne voulut rien entendre :

—Je me nommerai, répétait-il fiévreusement, je le persuaderai, je l'attendrirai et je vous le ramènerai repentant. Avec lui, le bonheur va rentrer au logis. Laissez-moi faire : j'ai pleine confiance, je sens que je réussirai. Et ne craignez pas que, cédant à l'ardeur de la jeunesse ou à l'exemple des autres, votre Jean s'attarde à la guerre d'embuscade, car je n'emporterai dans la forêt ni mon fusil de chasse, ni ma grande faux, ni même mon gourdin de voyage.

Et malgré les prières de sa mère, le cœur plein de joie et d'espoir, Jean partit, dès l'aube, le lendemain.

* * *

Le gars, évitant la rencontre des autres gars, ne s'arrêta ni pour boire, ni pour manger, ni même pour souffler. Il ne ralentit le pas qu'une fois entré dans les taillis de la forêt. Et là, dans toute l'exaltation de son âme simple et naïve, le brave garçon ne pouvait se tenir de crier tout haut :

—O forêt profonde ! où caches-tu mon père ? O ramier qui t'envoies à mon passage, prévient le père que son fils le cherche ! Et toi, petit chevreuil que ma venue effare, au lieu de t'enfuir éperdument, guide-moi jusqu'à la retraite de Kadoc !

Il gagna les hautes futaies en cette sorte d'ivresse. Or, les coudriers avaient autant d'yeux que de noisettes, les chênes autant d'oreilles que de glands, Kadoc qui, assis sur une roche, à l'ombre d'un large sapin, buvait le cidre volé au même gobelet que ses compagnons et piquait comme eux son morceau à la même venaison de braconnier, fut bientôt averti par les éclaireurs de sa bande qu'un jeune paysan sans armes, un espion très probablement, venait de pénétrer dans la forêt. Kadoc, surprenant déjà l'échange de coups d'oeil méfiants entre ses bandits farouches, leur commanda de s'embusquer, de guetter l'homme, de le surprendre et de le lui amener vivant.

Les chauffeurs s'éloignèrent promptement, se faufilant de tronc d'arbre en tronc d'arbre, glissant dans les broussailles ou rampant dans les herbes. Bientôt Jean parut. Les bandits le laissèrent approcher ; puis, se dressant tous ensemble, l'entourèrent, se jetèrent sur lui et le renversèrent. Le jeune homme ne se défendit pas. Il se laissa lier les mains et les pieds dans un sourire de confiance et de raillerie très douce. Mais quand il vit que les chauffeurs approchaient un bâillon de ses lèvres, soudain bouleversé, il protesta de toute sa force :

—Ne me bâillonnez pas ! Je n'appelle personne au secours ; vous voyez que je n'ai pas d'armes et que je ne résiste pas ; je ne suis venu que pour parler à Kadoc, le convaincre et le ramener parmi nous. Quand il saura qui je suis, il vous fera cruellement repentir de m'avoir maltraité.

Conscient de s'expliquer mal, il voulut ajouter beaucoup d'autres choses, mais l'émotion lui brouillait les idées, et d'ailleurs il n'en eut pas le temps. Comme il s'était laissé lier docilement, il ne put se défendre.

* * *

Peu après, les chauffeurs arrivaient sous le sapin et jetaient le prisonnier sur l'herbe, aux pieds de Kadoc.

—Il a quelque chose à te dire, fit l'un des bandits dans un ricanement mauvais. Et paraît que, après l'avoir écouté, quand tu sauras qui il est, tu nous feras rudement repentir de l'avoir maltraité !

—Autant s'avouer espion ! grommelèrent plusieurs autres. Il vient probablement te proposer de l'argent pour passer à l'ennemi.

Ces paroles furent suivies d'un long grognement de menace et de colère sourdes. Kadoc n'avait encore que peu d'autorité sur ces brigands.

—Je vais ôter le bâillon à ce garçon, hein, Kadoc ? dit l'un d'eux. Faut bien que tu saches qui il est et ce qu'il te veut. Si notre présence vous gêne, nous nous éloignerons. Peut-être que son offre vaut bien que tu nous lâches ou que tu nous vendes !

Kadoc, relevant la tête, brava tous les regards déjà féroces fixés sur lui, et ordonna aussitôt :

—Restez tous ! Je ne connais pas cet homme et je ne veux pas l'entendre ! Je vous défends de lui ôter son bâillon ! Attachez-le à cet arbre, devant moi.

Ce fut une détente. Les chauffeurs, grimaçant de joie et avec un empressement sinistre, attachèrent le gars à l'arbre désigné, puis s'écartèrent tandis que le chef armait son pistolet, le braquait et visait d'un oeil sûr. A cette minute, Jean se coua éperdument la tête pour faire tomber son bâillon, et il eut une extraordinaire contorsion de tout l'être pour rompre ses liens. Mais le bâillon étouffa son cri de désespoir et les liens entrèrent dans sa chair sans se relâcher. Les yeux du captif, dans sa face pâle, s'agrandirent l'une telle expression de douleur et d'épouvante, que les chauffeurs éclatèrent d'un rire diabolique. Un coup de feu coupa court à leur hilarité. Jean venait d'être atteint au coude droit. D'autres pistolets chargés furent passés à Kadoc, et trois autres coups de feu se succédèrent. Livide et sanglant, le prisonnier s'affaissa dans ses cordes ; il avait les deux bras et les deux jambes cassés.

—Maintenant, dit Kadoc, que vous savez quel accueil je réserve aux espions, j'espère que vous aurez plus de confiance en moi !

Une acclamation sauvage lui répondit.

—Déliez cet homme ! reprit Kadoc ; ôtez-lui son bâillon. Et sûrs qu'il ne pourra rapporter ma réponse ni même retourner d'où il vient, écoutez tous avec moi ce qu'il avait à dire. Il importe peut-être à notre sûreté qu'il parle !

On détacha Jean. On lui arracha son bâillon, on l'adossa inerte et mourant contre une roche. S'approchant, Kadoc lui demanda :

—Qu'avais-tu à me dire ?

Jean ne répondit pas.

—Dis au moins qui tu es ?

Jean frémît, ses lèvres remuèrent, un éclair illumina son regard. Un mot, en jetant le germe du remords dans l'âme du bandit, pouvait peut-être venger le jeune homme de son martyre. Mais l'âme du gars était clémente et généreuse. Une tristesse immense voila ses yeux. Il pensa que l'aveu serait trop affreux. Et, pour l'honneur des Kadoc, dans une charité suprême pour son bourreau, dans une suprême tendresse pour sa vieille mère, il voulut que personne ne sût jamais que le père avait tué le fils. Jean demeura muet. Se sentant près de mourir, de peur qu'inconscient, dans le délire de l'agonie, il ne se prit à murmurer malgré lui le secret qui tremblait dans son souffle oppressé, le pauvre gars, de toute la force qui lui restait, referma les lèvres pour étouffer son dernier râle.

Et Kadoc, voyant qu'il expirait, fit signe aux autres de ne plus le tourmenter. Il le contemplant sans comprendre ; mais, pressentant quelque chose de sublime dans l'infinie douceur et l'infinie pitié de ce regard de moribond, il frissonna comme si c'était sur lui que tombait le froid de l'agonie.

Puis, brusquement, il s'éloigna et ses hommes le suivirent, laissant le corps aux loups.

Et de sa bouche maintenant ouverte, de sa bouche pleine d'ombre, l'humble mort semblait exhaler dans la profondeur des bois et vers l'immensité du ciel son grand silence de paix et de pardon.



LE PENITENCIER DE TUNIS.—FORCATS SE RENDANT AU TRAVAIL SOUS LA CONDUITE D'UN GARDIEN.

LES ÉTAPES DU CRIMINEL VERS LE BIEN

COMMENT ON TRAVAILLE AU RELEVEMENT DU COUPABLE

Lorsque sur le coupable reconnu dangereux pour la société se sont refermées les portes de la prison, que va-t-il advenir de lui ? Faut-il penser qu'il est à jamais perdu, condamné pour toujours au vice, d'autant plus irrémédiablement perverti qu'il va vivre dans une atmosphère d'infamie ? N'y a-t-il pas moyen de travailler au relèvement moral de celui qui, malgré les pires aberrations, reste une créature humaine ? Tel est le problème qui se pose aux sociétés, en matière pénale. Faire une visite aux prisons et aux bagnes du monde entier, examiner les différents systèmes aujourd'hui en vigueur pour amender le criminel, ce sera une étude singulièrement poignante et qui nous réserve l'émotion de frappants contrastes, puisque, aux laideurs des pires déchéances, elle oppose le spectacle réconfortant de l'honnêteté reconquise.

* * *

Les sociétés, comme les individus, ont le droit de se défendre. Mettre dans l'impossibilité de nuire ceux dont les mauvais instincts et les vices troublent l'ordre général et menacent les indivi-



UNE COLONIE DE FORCATS A LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Parmi ces hommes que le crime a réunis dans cette prison commune, tous ne sont pas également pervertis. Quelques-uns, victimes d'un moment d'égarement, peuvent revenir au bien s'ils sont soutenus dans la bonne voie. Sévères quand il le faut, les règlements doivent encourager toutes les bonnes volontés et permettre au forçat repentant de se refaire une vie nouvelle.



LE PLUS ATROCE DE TOUS LES SUPPLICES : LE CHATIMENT PAR UN TRAVAIL INUTILE ET STÉRILE. LE "HARD-LABOUR" DANS LA PRISON ANGLAISE DE RANGOUN — INDO-CHINE

Les condamnés doivent, pendant des heures, faire tourner un immense cylindre en s'élevant de marche en marche sur les palettes qui le garnissent. A la moindre défaillance de l'un d'eux, les palettes actionnées par ses compagnons de chaîne viennent lui frapper brutalement les jambes.

du, est pour elles la condition même de la durée. Cela explique suffisamment l'existence des lois pénales et montre que tribunaux et prisons répondent à une nécessité.

Mais une fois la sécurité de tous assurée, un autre aspect du problème de la pénalité s'impose à notre attention. Ceux sur qui viennent de se refermer les portes de la prison, les barrières du bague, sont des hommes et doivent être traités comme tels. Ce n'est pas à dire seulement qu'on doive s'abstenir de toute cruauté à leur égard, éviter de les faire souffrir inutilement. Il y a plus. Tant qu'il reste chez l'être humain une lueur de conscience, tout espoir n'est pas perdu de l'améliorer, de le relever de sa déchéance, et, qui sait ? de lui permettre de reprendre un jour dans la société la place qu'une erreur, si grave soit-elle, lui a fait perdre. Sur la porte des prisons des hommes ne doit pas être inscrite la phrase fameuse : "Vous qui entrez ici, laissez toute espérance".

Ce principe bienfaisant et largement humain est celui qui domine aujourd'hui la pénalité. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et les sociétés ne s'y sont élevées que progressivement.

Ce qu'étaient les prisons et les bagnes de jadis, nous pouvons en juger en voyant ce qu'étaient, il y a peu de temps encore, les bagnes de Sibérie, derniers vestiges du passé, restes de l'ancienne et fautive conception de l'objet de la pénalité.

Épargner au condamné les horreurs de la détresse matérielle et les dangers d'une promiscuité qui, par son influence pervertissante, rend impos-

sible tout retour au bien, tel est le premier point qu'il faut obtenir. C'est le double souci qui a dirigé la création des maisons centrales françaises ou belges, anglaises ou américaines. Avant toutes choses, on a voulu mettre le condamné à l'abri des ignobles camaraderies. On s'est efforcé d'y arriver par le système de l'isolement en cellule.

Nous sommes pourtant encore loin du relèvement. Ce suprême résultat ne peut être obtenu que d'une seule manière, par l'emploi d'un unique remède. Seul le travail peut régénérer le condamné. C'est par la paresse que les condamnés se sont perdus, c'est par le travail qu'il faut les transformer.

Mais pour que ce travail ait son efficacité salutaire, il faut que ce soit un travail normal, productif et rémunéré. Car il est une forme sous laquelle le travail n'est que le plus atroce des châtiments : c'est quand il est inutile, stérile, sans autre objet que lui-même : tel est en Angleterre le "hard-labour".

L'imagination des anciens, qui condamnait les suppliciés des Enfers à remplir un tonneau sans fond, ou à rouler un rocher sans cesse retombant, n'a rien inventé de plus infernal.

Pour avoir toute sa vertu morale, il faut que le travail soit un travail productif, une série d'efforts combinés en vue d'un résultat à obtenir. C'est ce travail, conforme à la loi naturelle, qui

peut faire reprendre au coupable sa place dans l'humanité. Hâtons-nous de dire que si la pénalité anglaise, par une véritable aberration, admet le "hard-labour", elle a su faire sa place à côté de lui au travail régénérateur.

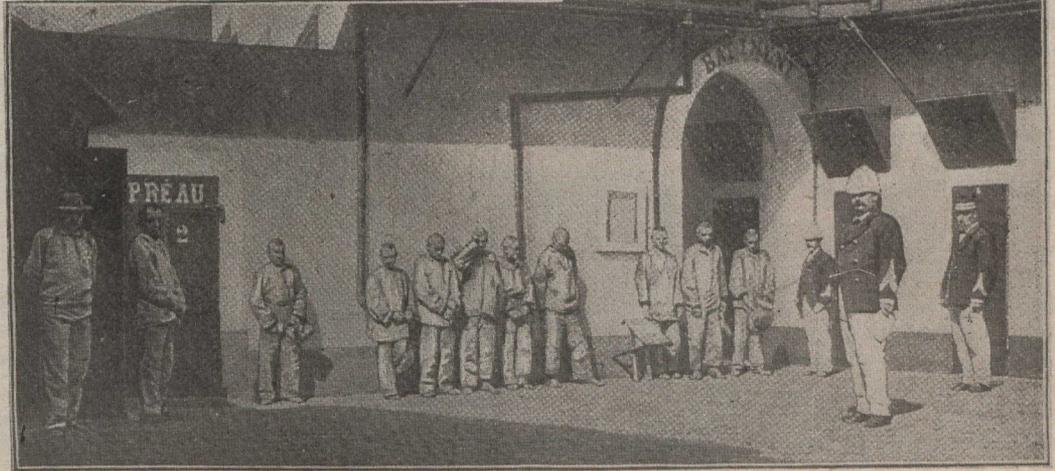
On a en France parfaitement compris l'efficacité du travail comme agent de moralisation. Les maisons centrales de Melun ou de Poissy sont de vastes établissements de travail tout résonnant du bruit des marteaux, du cri des outils sur l'acier, du souffle des forges, du halètement rythmé des machines. Menuisiers, serruriers, charpentiers et forgerons y travaillent sous l'oeil d'habiles contremaîtres. Les livrées que portent les employés de l'Etat y sont taillées et cousues. Les industries les plus délicates y ont leur place. C'est ainsi qu'à Melun on peut visiter une imprimerie administrative, d'où sortent des publications officielles remarquablement exécutées. En une seule année, en 1899, sur 114 détenus qui en composaient le personnel, quatre seulement connaissaient le métier avant leur condamnation. Tous ces détenus, le jour où ils quitteront Melun, auront entre les mains un gagne-pain.

En Belgique, chaque cellule est un petit atelier. Au prisonnier qui fait preuve d'intelligence, l'Etat fournit les outillages les plus coûteux. L'un tourne les métaux, l'autre le bois, l'autre exécute de fins travaux de serrurerie. Si la cellule est trop

à la cantine quelques suppléments de nourriture, envoie à sa femme et à ses enfants de petites sommes d'argent.

En France, dans la plupart des maisons centrales, est appliqué un excellent système de régime progressif, d'après lequel le prisonnier est l'artisan de son propre sort, maître d'abréger les étapes qui conduisent à la liberté.

Ne pourrait-on aller plus loin encore ? De celui qui a été l'ennemi de tout ordre social, ne



L'INTERIEUR D'UN PENITENCIER A LA NOUVELLE-CALÉDONIE



EN SIBÉRIE : L'ARRIVÉE D'UNE CONDAMNÉE DANS UNE MAISON DE FORCE.

Dès leur arrivée dans la maison de force, les condamnés sont enchaînés au moyen de fers qu'on rive à leurs membres et que souvent ils ne quitteront qu'à leur mort.

étroite pour le métier qu'il exerce, il s'installe dans la spacieuse galerie qui forme l'artère de chaque quartier ; ou bien encore, à Louvain, dans les sous-sols garnis de machines-outils, il fait l'apprentissage de la grande industrie, la tête couverte d'une cagoule.

De son labeur, le détenu retire un avantage immédiat. Le produit lui en est payé, ou plutôt c'est le pénitencier qui administre lui-même ses gains ; il en fait deux parts. La première forme le "pécule de réserve" ou "masse" qui lui sera remise à sa sortie de prison. Ainsi, par une économie obligatoire, on soustrait le détenu à l'horrible tentation qui s'offrirait à lui, si, au lendemain de sa mise en liberté, il se trouvait seul au milieu d'une ville, désavoué de tous, sans travail et sans ressources. Sur l'autre part de ses gains, il adoucit un peu les sévérités du régime, achète

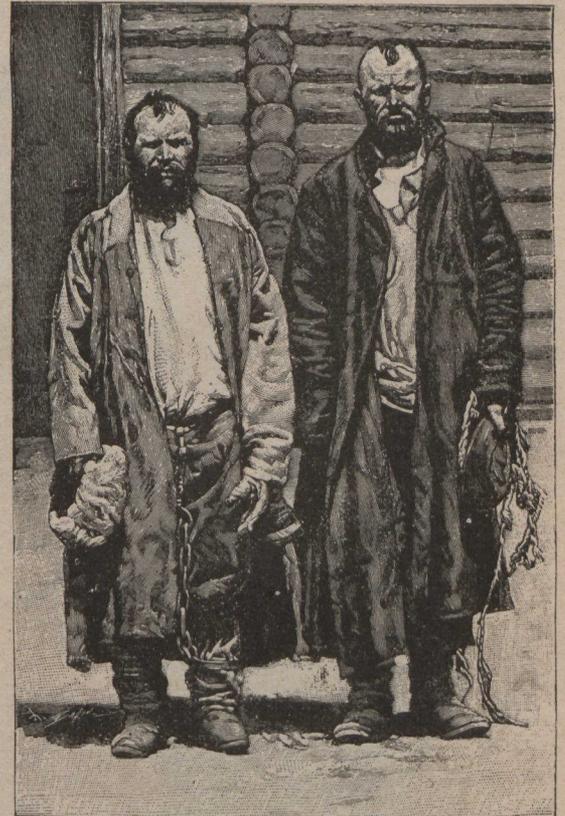
pourrait-on faire un membre utile de la société ? Ne pourrait-on, d'un ancien voleur, faire un honnête homme, et d'un ancien forçat faire un bon petit propriétaire ? Ne vous hâtez pas de crier au paradoxe. Tel est l'objet de la transportation, et cet objet est fréquemment réalisé.

A leur arrivée dans la colonie, les condamnés sont répartis dans les différents établissements de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie. Terrains à défricher, champs à cultiver, routes à percer, bâtiments à construire, la besogne ne manque pas. Comme le convict anglais, le forçat a devant lui cinq classes à parcourir. Chacune comporte ses privilèges. Bien noté, il peut, après un délai de trois ans, parvenir à la première classe et demander sa mise en concession.

Une existence nouvelle commence pour lui ; s'il a déjà femme et enfants, il peut les faire venir et

la partager avec lui ; sinon, il se marie. Un convoi de femmes est arrivé au couvent-pénitencier de Bourail ; dès que les Soeurs de Saint-Joseph de Cluny les déclarent aptes au mariage, le concessionnaire peut se mettre sur les rangs et venir "faire sa cour" à travers la grille du parloir. Singulières fiançailles, où une religieuse présente les futurs époux l'un à l'autre en leur révélant leurs antécédents judiciaires !

Et maintenant, voici l'ancien forçat devenu chef de famille. La paternité consacre son relèvement et lui restitue l'honneur jadis perdu. Quel chemin parcouru depuis le jour de la cour d'assises, quand, les yeux à terre et la conscience lourde, il a senti tomber sur sa tête la terrible sentence qui l'isolait du monde !



DANS UN BAGNE DE SIBÉRIE.—TYPES DE FORCATS

Ce qu'étaient les bagnes d'autrefois, on peut s'en faire une idée par les "maisons de force" de Sibérie, telles qu'elles étaient récemment encore. Parqués pêle-mêle dans des dortoirs pendant les longues soirées de l'hiver septentrional, les condamnés étaient astreints à la promiscuité la plus démoralisante. Et les quelques bons instincts qui pouvaient subsister en eux étaient vite étouffés par le voisinage de tous les vices.

POUR NOS LECTRICES

FEMMES ET FLEURS

Ce que la Nature a produit de plus beau après la femme, c'est la fleur suave, aux formes si délicates, aux couleurs si variées, aux parfums si subtils et si pénétrants, aux vertus mystérieuses (souvent inconnues ou mal interprétées), dont la vue charme nos sens, dont le subtil parfum évoque en nous des souvenirs heureux ou des pensées lumineuses, dont la forme gracieuse évoque l'harmonie créatrice, la poésie et l'amour, (ce souverain dictame à toutes les douleurs), comme les plantes amies sont le soulagement de tous nos maux.

Les fleurs ne sont-elles pas la parure naturelle de la femme au même titre que les bijoux coûteux ? Une jeune bergère n'est-elle pas, pour le poète, aussi séduisante avec la gerbe de fleurs des champs qu'elle rapporte le soir, dans ses bras, sous l'irradiation des lueurs d'étoiles, qu'une marguerite étincelante de bijoux multicolores ?

La femme est toujours femme. Ce qui la rend vraiment charmante, c'est sa pureté, et son intelligence, non les titres, ni les toilettes tapageuses, ni les bijoux de prix ; le diamant qui scintille au soleil levant à l'extrémité d'un brin d'herbe humide de rosée, reflète bien mieux les beautés du firmament que le "Koinoor" d'un Radjah, ou que le "Régent" d'une couronne ; et, un regard de femme, messager d'une pensée aimante, brille certainement d'un éclat plus intense que le plus pur des diamants ne saurait jamais atteindre.

Vos beaux yeux, Madame et chère lectrice, ont sans doute en leurs douces prunelles l'azur du bleuets, symbole de l'indignation rêveuse, ou de la bourrache, dont la fleur admirable emprunte sa forme harmonique aux étoiles ; peut-être aussi revêtent-elles le bleu pâle des pervenches, qui fait songer à celui du firmament ; le jaune pailleté d'or de la capucine ; la nuance claire de l'ancolie ; le brun clair de la noisette ; ou le noir puissant de la tulipe



ROBES DE BAL, DE THEATRE OU DE DINER DE CEREMONIE. —

Notre premier modèle est en louisine vert Nil, ciel ou paille. La jupe, toute plissée fin, tombe, comme un peplum, sur un volant un peu haut. Un volant se pose en façon de longue berthe sur le corsage-blouse qu'enserme une haute ceinture de velours noir. Le décolleté carré s'encadre d'une belle broderie noire, pailletée et filetée d'or. La manche, très volumineuse, forme en haut deux bouffants séparés par des fronces. Dessous de manecne en guipure à clair.

Le deuxième modèle est en crêpe de Chine noir. La jupe est froncée sur les hanches, le corsage fronce de même au-dessus d'un haut corselet drapé en panne pourpre, capucine ou pensée. Autour du décolleté arrondi court une draperie fixée par des astragales de jais et des motifs à pendeloques également en jais. Manche courte, froncée sur l'épaule et libre jusqu'au coude. Les croquis vus de dos indiquent bien l'arrangement d'ensemble.

sombre ; chacune de ces nuances indique un état d'âme particulier, et une manière spéciale d'aimer, c'est-à-dire d'attirer et de garder pour toujours, car le mot "amour" est synonyme d'"éternité".

"L'Amour d'un jour,
"Ce n'est pas de l'amour!"

C'est qu'alors l'âme de ces fleurs est venue amoureusement se réincarner en vos prunelles et vous communiquer leur charme, heureuse de s'y fixer, heureuse de vous peindre à leur tour les multiples beautés que la nature prodigue a répandues autour de vous, depuis l'humble

gazon vert, (heureux d'être foulé sous vos pieds mignons,) jusques au majestueux et insondable Firmament, qui vous prête son azur infini, et la douce irradiation de ses lueurs d'étoiles !

Les fleurettes des champs ne peuvent rivaliser avec votre teint admirable, où la nuance du miel en rayons se réhausse du vermeil chatoyant des roses. Quand l'espiègle et malin zéphir soulève en passant un coin de votre fichu léger, les grands lys immaculés s'inclinent respectueusement devant la blancheur laiteuse de votre gorge d'albâtre ; et votre démarche de déesse a les mêmes gracieux ondoiements qu'un parterre de fleurs caressé par la brise matinale.

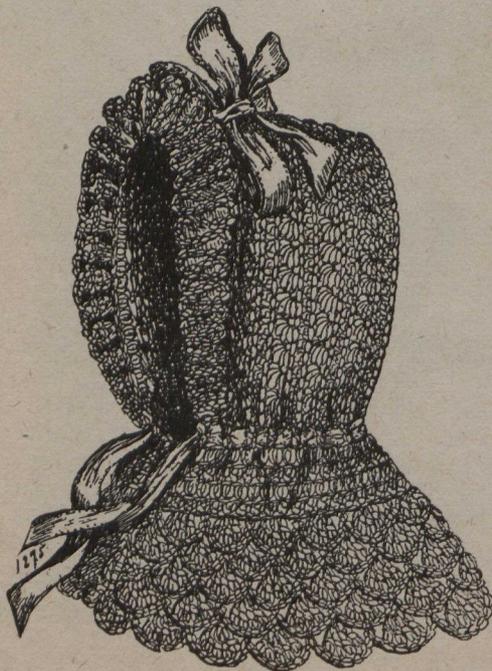
Allez femmes-fleurs, femmes-parfums, femmes-anges, vous êtes bien l'irradiation vivante de toutes les fleurs embaumées ; votre charmant sourire est plus puissant que la baguette magique de Circé l'enchantresse, et votre doux regard est bien la plus douce caresse qu'il soit donné à l'homme aimé, de ressentir. Caresse paradisiaque dont les anges seraient jaloux si l'Envie avait au ciel, parfois, d'injustes entrées de faveur.

PETITES ÉLÉGANCES

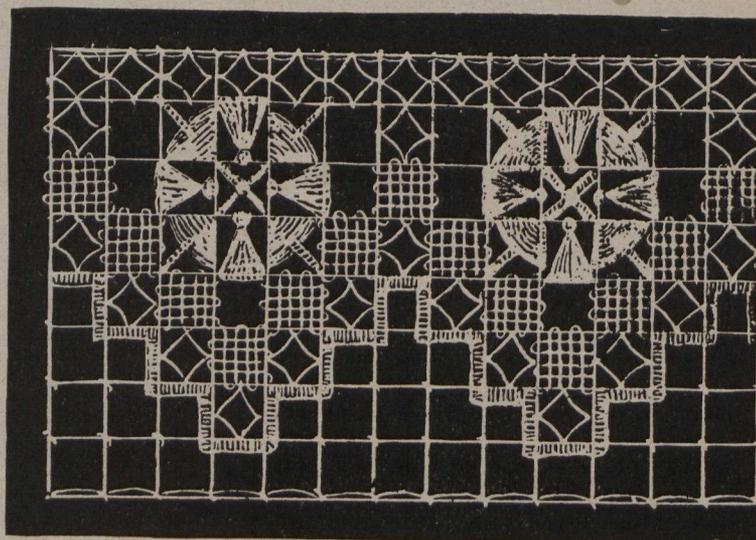
On fait des petits collets en taupe, rappelant les cols de dentelles qui tombent sur le bras au-dessous du coude ; ils sont dentelés sur leur contour, avec un petit dépassant de velours et un large effilé à tête grillagée, tout cela de même teinte que la fourrure.

Avec les vêtements qui découvrent le col, il fallait imaginer quelque chose qui fût moins important que l'étole, et l'on fait, dans ce but, des cravates arrivant à peine à la taille, que l'on garnit de passementerie de soie ou de chenille.

Les fourragères, les glands, mêlés à la fourrure, sont une des nouveautés de la saison. L'année dernière, c'était la dentelle qui éclairait de ses mailles précieuses les paletots et les étoles. Cette saison, la rage est aux enlacements de cordelières, aux franges, aux glands de petits grelots.



Petite capeline au crochet.



Nes TRAVAUX MANUELS—Dentelle en filet brodé, guipure d'art.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE REMORDS DE TITO

Tito était un chien, un bel épagneul blanc, à taches couleur de flamme, au poil soyeux, aux oreilles tombantes, à la queue en panache.

Tito était le favori de toute une famille où les enfants étaient en majorité ; c'est-à-dire qu'il était aimé, choyé, gâté même, que sa pâtée était toujours fort soignée et qu'on ne la lui faisait jamais attendre.

Tito n'avait jamais volé. Pourquoi l'aurait-il fait d'ailleurs, puisqu'il avait tout ce qui lui était nécessaire, sans compter les gâteaux et les morceaux de sucre.

Comment se fait-il alors qu'un jour, Tito, succombant à la tentation, dérobat un bifteck sur la table et l'emportât sous un meuble, sans doute pour s'en régaler à son aise ?

Voici ce qui était arrivé : au moment de lui apporter sa pâtée, le domestique chargé de ce soin avait été envoyé en course ; les petits amis du chien, de leur côté, étaient absents, si bien que le pauvre Tito s'était trouvé tout à coup pris d'une faim... canine, sans avoir rien pour la contenter.

Il était donc jusqu'à un certain point excusable

C'est ce qu'il s'était dit sans doute pour excuser son larcin ; mais il ne peut pas plus tôt commis que le sentiment de la conscience se révolta en lui.

Il considéra pendant quelques instants le bifteck d'un oeil plein de convoitise, sa faim livrant combat au sentiment du devoir.

Avec quelle satisfaction il y porterait la dent. Quelle joie de savourer ce succulent

morceau ! Et il avançait le museau vers le morceau de viande, puis il retournait la tête, comme pour se dérober la vue de cet objet captivant.

La lutte entre le désir de contenter son appétit et le sentiment du devoir dura plusieurs minutes ; elle se termina par le triomphe de la plus noble des deux impulsions, et le chien, d'un air profondément repentant, vint déposer le bifteck aux pieds de son maître, qui, sans avoir l'air d'avoir rien vu, avait suivi des yeux tout le petit drame.

Qu'on m'aïlle soutenir après un tel récit
Que les bêtes n'ont pas d'esprit !

Elles ont plus que de l'esprit, elles ont du cœur, de la conscience, car ce que je viens de rapporter est absolument exact.

LE SULTAN ET LE FAUCON

Fable

Un sultan aimait passionnément la chasse au vol. Parmi se faucons, il en estimait un plus que tous les autres à cause de ses rares qualités. La vue de cet oiseau était aussi perçante que celle

tasse d'or pendue à l'arçon de sa selle. Comme l'eau ne venait que goutte à goutte, il fut très longtemps à la remplir : il la portait à sa bouche lorsque le faucon, perché sur son poing, renverse d'un coup d'aile la tasse et l'eau. Le sultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau ; mais le faucon, d'un second coup d'aile, le prive encore de son espoir. La patience échappe au monarque : dans la fureur dont il est transporté, il jette le faucon par terre avec tant de force qu'il l'étend mort à ses pieds.

Dans le même instant arrive un écuyer du prince ; il voit la tasse renversée et le faucon sans vie. Le sultan lui apprend le crime de l'oiseau et la vengeance qu'il en a tirée ; il lui ordonne ensuite de chercher la source de ce ruisseau, afin de

puiser de l'eau avec plus de facilité. L'écuyer fait quelques pas et découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent. Il revient tout effrayé et raconte au sultan ce qu'il a vu.

« J'ai privé de la vie celui qui venait de me la conserver, dit le prince, en poussant un profond soupir ; l'eau que mon faucon m'a empêché de boire coulait de cette source empoisonnée. »

MOTS D'ENFANTS

Bébé, qui a été bien sage, assiste avec sa mère au feu d'artifice dans le parc. Il regarde, ébahi, les bombes, les chandelles romaines et les feux de bengale. Lorsque la dernière pièce est tirée et que l'obscurité se fait profonde, bébé montre à sa mère le ciel où brillent quelques étoiles :

—Regarde, maman.

—Quoi donc, mon chéri ?

—Des fusées qui sont restées accrochées là-haut.

* * *

Yvonne, âgée de six ans, a reçu pour sa fête une jolie poupée qu'elle doriote sur ses genoux de petite mère. La poupée tombe et se décapite.

L'enfant, désolée, contemple la victime d'un air morne, les mains croisées, puis levant les

yeux, comme en extase, la petite soupire :

—Encore un petit ange au ciel !

* * *

Maman cherche à expliquer à Totor la différence qui existe entre l'accent aigu et l'accent grave.

—Alors, s'écrie Totor, quand grand-papa se plaint de rhumatismes aigus, c'est pas grave ?

* * *

—Petit chérubin, dit un vieux monsieur en visite, j'ai apporté du bonbon pour vous, je vous le donnerai quand je m'en irai.

—Eh bien ! Monsieur, donne-le moi tout de suite et puis va-t'en !



ENTRE ENFANTS : Maman a tenu sa parole, elle nous a acheté "l'Album Universel."

ILLUSION D'OPTIQUE COMPROMETTANTE !



I

Aimables lecteurs, il vous suffira de passer à la droite de cette jeune fille...

Le Voyage d'Agrément

Depuis six mois, Mme Duflost tourmente son mari pour la conduire à Londres. Le pauvre homme n'a eu qu'à se souvenir de ce qu'avait été leur excursion en Italie, c'est-à-dire un tourment de toutes les heures, pour savoir d'avance le peu de plaisir qui l'attend dans ce prétendu voyage d'agrément ; il a longtemps résisté, mais il lui faut enfin céder.

Par trajet direct, le ménage arrive à Londres et descend à l'hôtel.

PREMIERE NUIT. — A LONDRES

MADAME. — Duflost, avez-vous regardé sous le lit ?

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Mais, pour les voleurs. Croyez-vous que je vais dormir dans un lit étranger sans prendre cette précaution ?... Je suis sûre de ne pas fermer l'oeil de la nuit. (Vivement.) Tenez, n'entendez-vous pas un bruit ?

MONSIEUR. — C'est le tic-tac de ma montre.

—MADAME. — Et moi, je vous soutiens qu'il y a un homme sous le lit... Qui sait ? peut-être toute une bande de voleurs.

(M. Duflost se lève et regarde sous le lit.)

MADAME. — Il était inutile de vous lever, si vous deviez le faire de si mauvaise grâce... Ah ! vous ne prenez même pas la peine de dissimuler votre féroce désir de me voir assassinée.

MONSIEUR, agacé. — Sacrebleu ! tu aurais bien fait de laisser ton fichu caractère à la maison. (Baillant.) Ouah ! ouah !

MADAME. — Oui, bâillez impudemment... Vous ne songez qu'à dormir ! Tout autre, à votre place, veillerait sur le sommeil de sa pauvre femme, qui a été martyrisée par le mal de mer... mais, avec vous, personne n'a le droit d'être malade ! — C'est une bénédiction si je vis encore ; il y a eu un moment où j'aurais donné le monde entier pour être jetée à la mer.

MONSIEUR, d'un ton de doute. — Euh ! euh !

MADAME. — Oui, je sais ce que signifie votre euh ! euh !... Ce n'est pas vous qui vous y seriez opposé, n'est-ce pas ? C'était même peut-être là votre but !... Sans ce brave capitaine Fouillaf... Vraiment, toutes les femmes qui font la traversée devraient le bénir... il est si comme il faut... si attentif pour ses passagères... en voilà un dont on doit être fière d'être la femme ! Je ne sais pas comment, sans lui, j'aurais pu descendre dans la cabine quand ça m'est arrivé !

—MONSIEUR. — Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

MADAME. — Vous prévenir !... Vous auriez bien pu le voir ; c'était facile ; mais monsieur aimait bien mieux se donner un air marin en allant

fumer des cigares et boire des grogs avec les matelots. Si malade que j'étais, je ne vous ai point quitté de l'oeil... vous n'avez cessé d'avoir le nez dans votre verre... ne dites pas non, j'ai compté vos grogs... SEIZE !!! et bus à la santé d'étrangers, pendant que votre femme légitime rendait l'âme !!! Ne cherchez pas à vous défendre en hurlant ainsi ; oubliez-vous que vous n'êtes pas à Paris, où tout le monde est habitué à vos scènes de violence ? — Ah ! oui, j'ai dû leur faire pitié dans la cabine de femmes ! Pas une créature pour s'informer de moi ! Tous les autres maris se tenaient inquiets à la porte, attendant des nouvelles... mon amour-propre d'épouse a été bien froissé !

MONSIEUR. — Je suis descendu trente fois.

MADAME. — Vous mentez ! Quand j'étais si mal que je ne savais plus ce qui se passait autour de moi, j'ai bien remarqué que vous n'étiez pas venu.

MONSIEUR. — Comme tu ferais mieux de te taire que de conter de pareilles inepties !

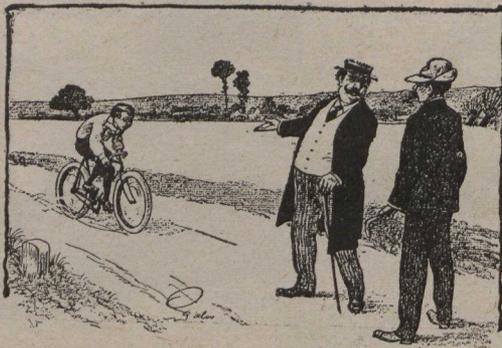
MADAME. — Me taire ! Non, je ne me tairai pas ! Vous m'avez arrachée de ma maison... rendue malade... traînée à l'étranger, et je n'ai pas le droit de me plaindre ? Je voudrais bien savoir quelle sera votre prochaine cruauté ! ! Vous levez le masque parce que je ne suis plus protégée par les lois de ma patrie... mais je vous échapperai... je ne veux pas rester un seul jour à Londres... au point du jour je m'embarque... et n'essayez pas de me retenir, car je suis bien décidée à me jeter par la fenêtre.

DEUXIEME NUIT. — A BOULOGNE

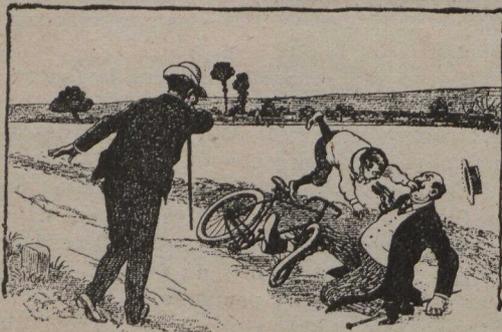
Le matin venu, le pauvre M. Duflost, n'ayant pu décider sa femme à rester un seul jour à Londres, est allé retenir les places pendant que madame faisait quelques achats aux fournisseurs de l'hôtel. — Le soir, les deux époux couchent à Boulogne.

MADAME. — Vous ne comptez sans doute pas que je vous laisserai dormir pendant que je suis mourante de peur dans cette chambre d'hôtel, qui n'a pas le plus petit verrou ? — Ah ! vos pareils ne devraient jamais se marier ! ! Je ne m'attendais guère à votre conduite, et je me disais avec espoir : "En le faisant voyager, il apprendra peut-être la politesse." — Mais non... Duflost, vous êtes et mourrez Duflost. (Avec un soupir de résignation). Mon sort est d'être négligée toute

UN GAMIN RENVERSANT



—Il est épatant, mon gamin... Regardez-le diriger sa machine... y a pas à dire... il est renversant.



—Renversant est bien le mot, cher monsieur.



II

...pour vous apercevoir qu'elle n'a nullement la pose inconvenante que vous lui supposez.

ma vie, et j'y suis résignée ! ! Vous ne cesserez jamais de fouler aux pieds le malheureux ver de terre dont vous avez fait votre femme ! Vous me traitez en véritable Turc ! !

MONSIEUR. — Bon ! si je suis Turc à présent ! ! !

MADAME. — Oui, vous souhaiteriez d'être Turc... Un joli voeu devant une femme légitime... Avec ça que vous en êtes capable !... Ah ! un joli Turc ! (Eclatant.) Ainsi, ce n'est pas assez de m'arracher à mes foyers pour me donner en spectacle à toute l'Angleterre, il vous a même fallu me faire insulter par mes propres compatriotes ?

MONSIEUR. — Mon Dieu ! qu'ai-je fait encore ?

MADAME. — Je vous conseille de feindre l'ignorance au lieu de rougir ! Votre conduite à la Douane a été indigne ! Tout homme bien né consent à faire un peu de contrebande pour sa femme... Mais moi je suis seule sur cette terre !... Pas seulement une douzaine de bas de soie dans vos poches, tandis que tout le monde était emmaillotté de dentelles et de châles.

MONSIEUR. — Et bien m'en a pris, car on m'eût tout confisqué, comme on vous l'a fait.

MADAME. — A qui la faute, s. v. p. ? — Quand les douaniers me transperçaient de leurs regards d'espions, n'est-ce pas votre peur et vos tremblements qui leur ont fait soupçonner mon petit embonpoint ?

MONSIEUR. — Mais vous étiez plus grosse qu'une tour !

MADAME. — Ah ! des insultes ! Voilà donc ma récompense d'avoir voulu aller à l'économie ! J'aurais eu mes enfants que je les aurais utilisés en leur fourrant un tas de choses, et je suis bien certaine qu'ils auraient eu plus de sang-froid que leur père, qui se donne partout pour un homme... Un bel homme ! en vérité... qui n'a pas même su faire respecter sa femme quand cet immense douanier moustachu lui farfouillait à pleines mains dans sa malle ! — A tout autre mari, le sang eût immédiatement fait les cent tours ; mais vous, je vous regardais, tranquille comme Baptiste, quand il osa avachir mes bottines en y plongeant son énorme poing.

MONSIEUR. — Je ne pouvais pourtant pas l'assassiner. (Avec douceur.) Si nous dormions un peu ?

MADAME. — Je vous répète que je ne puis dormir derrière une porte d'hôtel sans verrou et mince comme une pelure d'oignon. (Effrayée.) Tenez, j'ai entendu marcher dans le couloir, il y a quelqu'un qui va chercher à s'introduire ! !

MONSIEUR. — Mais non, chère amie, c'est le vent.

MADAME. — Je serai seulement rassurée quand vous aurez poussé cette lourde commode contre la porte.

UNE FEMME D E PRECAUTION



— Je remarque avec plaisir, mon vieux Dick, que depuis que vous êtes marié, il ne vous manque jamais un bouton.

— Oui, ma femme est une vraie perle ; dès le lendemain de notre mariage elle m'a appris à les recoudre moi-même.

(M. Duflost s'empresse d'obéir à ce désir.)

MADAME. — En voyant la vigueur avec laquelle vous avez soulevé ce meuble massif, vous venez de me prouver combien peu vous m'aimez, puisque vous n'avez pas daigné employer tantôt cette force à me protéger, quand vos indignes douaniers m'ont fait pivoter brutalement dans une autre chambre pour y être fouillée ! Vous m'avez laissé emporter sans me dire où je vous retrouverais... Votre but était sans doute de me perdre. (Avec force) Et vous parlez de dormir après un tel acte !!! Si vous aviez un peu de cœur, vous ne dormiriez pas de six mois ! — Je sais bien qu'il n'y avait là, pour me fouiller, que des femmes, mais ce n'est pas la question, car on ne m'eût pas plus maltraitée si j'avais été une voleuse !

MONSIEUR. — Mais qu'y pouvais-je faire ?

MADAME. — Vous deviez défendre de me visiter ou enfoncer les portes à mes cris... car ils étaient assez percants pour être entendus... toute la ville de Boulogne vous le dira ! Mais vous en avez ri sans doute... Ne dites pas non... J'en suis sûre à présent que vous le niez. — Ah ! vous voulez dormir ! vous allez dormir à votre aise dans ce lit, où je vais vous laisser, car il est cinq heures, et je me lève. Je tiens à prendre le premier convoi. Dans quelques heures, je serai de retour à ce domicile que je n'aurais pas dû quitter. Mon martyre n'aura pas cessé, mais au moins la présence de mes enfants pourra m'aider à supporter votre monstrueux despotisme. (Voyant Duflost quitter le lit.) Pourquoi vous lever, puisque vous avez tant besoin de sommeil ?

MONSIEUR, résigné. — Dame ! il faut bien que je vous accompagne.

MADAME. — Dites plutôt que vous ne voulez pas laisser échapper votre proie.

TROISIEME NUIT. — RETOUR AU LOGIS

Mme Duflost espérait être de retour chez elle à midi, mais le train, ayant trouvé la voie embarrassée, est arrivée à Paris après un retard de quatorze heures.

MADAME. — Oui, oui, monsieur Duflost, je le sais, vous me l'avez déjà dit vingt fois, il est deux heures du matin, et vous avez sommeil. Vous trouveriez votre maison incendiée, vos enfants égorgés, votre femme en morceaux, que, j'en suis certaine, votre seule préoccupation serait de savoir si l'on a sauvé un traversin et votre bonnet de nuit ! Mais moi, je ne puis dormir quand je revois mon domicile ainsi dévasté... Je croyais pouvoir me fier à notre domestique ! Avez-vous vu dans quel état est notre salon ? Il m'a semblé que deux fauteuils ont disparu.

MONSIEUR. — Dormons-nous enfin ? saperlotte !

MADAME. — Quand vous aurez juré comme un porte-faix, cela ne fera pas revenir des fauteuils !... Et les carreaux cassés, en savez-vous le nombre ?... Je vous le laisse à deviner... Non, non, ne me dites

pas "demain", il faut que vous le sachiez ; car il serait trop plaisant d'avoir fait un voyage de santé pour revenir s'enrhumer chez soi dans les courants d'air de carreaux cassés... Voyons, avez-vous trouvé ce chiffre ?

MONSIEUR, agacé. — Eh ! que m'importe !

MADAME. — Voilà bien votre égoïsme ! Tout vous est indifférent, parce que vous n'êtes pas sujet aux rhumes de cerveau... Il est vrai qu'il y a si peu de chose dans votre cerveau ! Oh ! ne boxez pas l'oreiller... Je dis la vérité. — Le lustre de la salle à manger m'a paru tout bossué... Avec sa tête, cette fille-là briserait du fer... et ses mains ! Je voudrais être à demain pour vérifier mes assiettes. — Je n'ai pas osé compter nos couverts en argent... Il est vrai qu'ils sont sous clef. — Aussi, demain, je...

MONSIEUR. — Oui, demain ! demain ! Mais, pour Dieu ! dormons ce soir.

MADAME. — Est-ce que vous croyez que je vais dormir pour être dévorée durant mon sommeil ? Je suis sûre qu'il y a dans tous les coins des araignées plus grosses que ma tête ! — Cette fille n'a pas donné un seul coup de balai ni de plumeau... J'ai vu sur le marbre de la cheminée plus d'un demi-mètre de poussière.

MONSIEUR. — Un demi-mètre ! en soixante heures ! c'est de l'exagération.

MADAME. — Dites tout de suite que je suis folle. — Puisque vous faites tant l'esprit fort, j'exige que vous alliez à l'instant passer votre doigt sur le marbre... Ne cherchez pas à résister, ou je vous jette hors du lit... J'ai peu l'habitude de me plaindre, et je ne le fais qu'à bon escient... aussi je tiens à ce que vous constatiez si je me plains à tort... allez passer votre doigt.

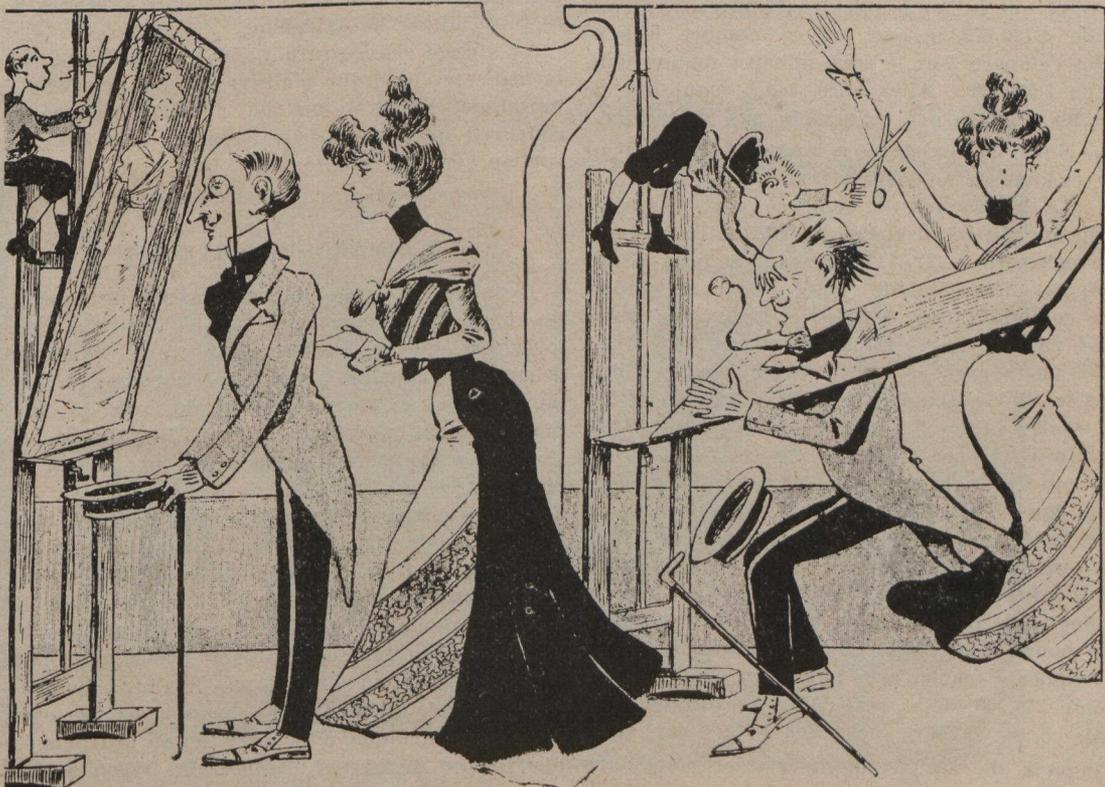
MONSIEUR, après avoir obéi. — C'est vrai.

MADAME. — Vous l'avez en reclinant, comme si c'était une concession ! Vous vous feriez rosser en place publique plutôt que de reconnaître que les autres ont raison ; il faut que tout vienne de vous... Avez-vous assez blâmé mon idée de faire la contrebande... c'était au-dessous de vous... et cependant, vous m'avez fait bien rire avec vos airs d'honnête homme, car vous portiez, sans le savoir, douze mètres de dentelle que je vous avais cousus dans la doublure de votre pardessus.

MONSIEUR, imprudemment. — Encore de l'argent gaspillé !

MADAME, indignée. — Gaspillé, dites-vous, gaspillé ! Osez-vous bien employer ce mot, quand c'est à vous qu'il faut attribuer cette épouvantable torture de soixante heures que je viens d'endurer ! — Parce que monsieur a honte de l'honnête vie de ménage et qu'il lui faut courir les grands chemins, il enlève une mère à ses enfants, la traîne à sa suite d'auberge en auberge, sans lui donner le temps de rien voir, toujours fuyant avec la rapidité de voleurs poursuivis ; et, quand cette malheureuse a tout enduré sans se plaindre, il vient lui reprocher une pauvre petite douceur qu'elle a su se procurer !!! Mais comptez donc, monsieur, comptez donc ce que coûte "votre" voyage d'agrément... Je dis "votre" parce que vous seul en avez eu l'idée et que votre tyrannie a su l'obtenir de ma faiblesse... comptez, je vous prie : 300 francs de voyage ; votre ostentation vous fait jeter l'or au dernier garçon d'hôtel ; — 3,000 francs de marchandises défendues qui nous ont été confisquées ; — 1,200 francs d'amende ! Un total de près de 5,000 francs que nous coûte votre infâme caprice !... Et où prendrons-nous cet argent ? Sur l'avenir de nos enfants, que vous dépouillez ainsi. Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'hésitais à vous le dire, mais quand un homme ruine ainsi sa famille, c'est plus qu'un mauvais père... c'est un voleur !!!

L'indignation jette Mme Duflost en un profond évanouissement, et son mari profite de ce moment inespéré de tranquillité pour s'endormir.



— N'est-ce pas, qu'il est ressemblant, mon portrait ?...

— Il est frappant, madame !...

JEUX ET AMUSEMENTS

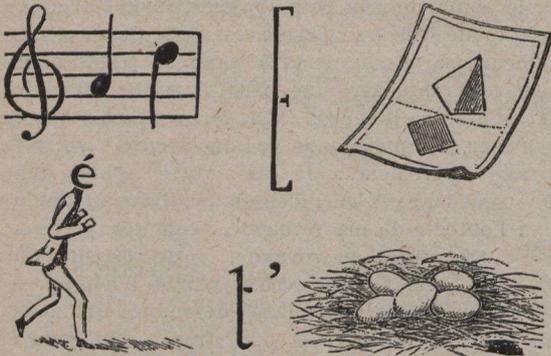
COMMENT FAIRE UN COCHON AVEC UN CITRON

Prendre un citron bien mûr et de forme grasse et allongée. A l'un des bouts, faire un petit coup de couteau et au milieu : ceci forme le museau. A l'autre bout, introduire un petit bout de ficelle qu'on aura préalablement enduit de graisse pour le faire onduler. C'est la queue. Coupez ensuite deux oreilles dans un morceau de carton blanc, pas très épais, et les mettre dans deux petites incisions qu'on aura faites avec le couteau à la hauteur voulue au-dessus du museau. On fait deux yeux avec un morceau de charbon ou un crayon noir ; puis, prenant quatre allumettes, on les enfonce à l'endroit où doivent être les jambes, et voilà maître cochon sur pied.

QUESTION LITTÉRAIRE

Qui a dit : "La littérature est le premier des beaux-arts et le dernier des métiers ?"

REBUS



LOGOGRIPE

Au cou des ruminants
Je pends,
Coeur ôté, sans fatigue
Je brigue.

Le rôle d'un petit
Produit,
Par le cerf et sa biche
Peu chiche.

DEVINETTE



Quel est le sorcier qui fait pleuvoir ? Le distinguez-vous ?

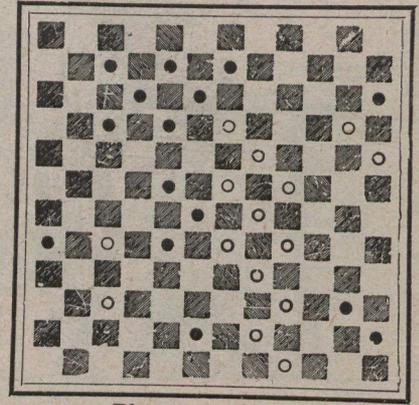
CALEMBOURS

D. — Où le pain est-il le plus mauvais ?
R. — Sur un champ de bataille, c'est là où il y a le plus de blessures (blés surs).
D. — Pourquoi dit-on bête comme un clou ?
R. — C'est qu'il ne dit rien quand on l'enfonce.

PROBLEME DE DAMES

Par M. E. Saint-Maurice, père, Montréal.

Noirs, 15 pièces.



Blancs, 15 pièces.

Les Blancs jouent et gagnent.

LETTRES INTERVERTIES

Ou avsut isveti
Plopalin geler
Ursal remaugreti
Je visa votgiler.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 83

Charade. — Tempe — rat — ure.

Mathématiques. —

5	16	3	10	10	3	16	5
4	9	6	15	15	6	9	4
14	7	12	1	1	12	7	14
11	2	13	8	8	13	2	11

3 10 5 16

6 15 4 9

12 1 14 7

13 8 11 2

Enigme. — Guinée.

ÇA ET LÀ

L'AVENIR DU MARIAGE

Le bureau du recensement a publié un précis des tablettes matrimoniales aux Etats-Unis. On y trouve que le nombre des célibataires de 21 ans est de 6,726,779, et que sur ce nombre le sexe barbu l'emporte sur le sexe imberbe du joli chiffre de 2,500,000. Allez dire maintenant que ce sont les femmes qui ne veulent pas se marier !

La Nouvelle-Angleterre a longtemps passé pour être encombrée de célibataires. C'est encore le cas. Le Massachusetts, pour sa part, possédait à l'époque du recensement 288,952 célibataires du sexe masculin et 277,711 du sexe féminin. Dans le Maine, même état de chose, proportion gardée. L'on comptait alors 60,878 vieux garçons contre 30,554 vieilles filles. Dans le Vermont, il y avait 29,132 vieux garçons contre 19,749 vieilles filles. Dans le Rhode-Island, 41,645 vieux garçons et 39,405 vieilles filles. Dans le Connecticut, 94,158 vieux garçons contre 74,731 vieilles filles. D'où naît cette situation ? Du partage inégal des sexes dans le pays plutôt qu'à d'autres causes. L'Est américain est riche de bonnes filles à marier qui devraient émigrer dans l'Ouest ou au moins attirer ici les gars de là-bas, qui ne demanderaient pas mieux que de changer leur vie solitaire pour le conjungo. Il y a pénurie désolante de femmes à marier chez eux. Par exemple, l'on compte 239,500 célibataires du sexe fort en Californie contre 88,755 jeunes filles de 20 ans et plus.

L'avenir de la femme à marier est dans l'Ouest.

LE SORT DU MARI

Un mari est-il jaloux, on le bafoue ; s'il est confiant, on le tourne en ridicule. Tyrannique, il est haï ; faible, il est méprisé ; trop assidu, il fatigue ; indifférent, il est blessant, et tôt ou tard on se venge de lui.

Il n'y a qu'une éventualité qui milite en sa faveur ; c'est que, grâce à sa bonne étoile ou à son mérite personnel, ou à son habileté, il réussisse à se faire adorer de sa femme.

A-t-il cette chance rare ? Oh ! alors, il peut se montrer tel qu'il lui plaira ; gal ou grincheux, brutal ou caressant, poli ou grossier, volage ou constant, spirituel ou bête ; tout lui sera compté comme vertu et qualité.

LE DIMANCHE NORVEGIEN

C'est en Norvège qu'on observe le mieux le repos du dimanche. Les conventions volontaires entre commerçants ont toujours échoué. Magasins, bureaux, fabriques, débits de boissons alcooliques sont de par la loi, mais volontiers, fermés tout le dimanche. Ceux-ci sont même fermés du samedi soir à cinq heures, au lundi matin à huit heures. Le repos des ouvriers est énergiquement protégé par la loi. Depuis 1892, on ne peut plus imprimer les journaux le dimanche, et, depuis 1895, les boulangers eux-mêmes et leurs ouvriers ont aussi le repos du dimanche. A Christiania, dit une magazine suisse, le "Revue du foyer domestique", les tramways ne fonctionnent pas le dimanche matin, et depuis quelque temps, pour laisser reposer les facteurs, comme à Londres, on ne fait plus de distribution de lettres le dimanche. Depuis plus de douze ans, le budget des chemins de fer de

l'Etat a été augmenté de 100,000 francs par an, afin de pouvoir augmenter le personnel et accorder, à l'imitation de ce qui se fait en Suisse, à tout employé, un dimanche de repos sur trois.

NOTRE PETIT ORTEIL DISPARAIT

Les savants nous apprennent que la disparition de notre petit orteil est imminente ; d'ici un siècle au plus, les peuples civilisés ne sauront plus ce que c'est que d'avoir un petit orteil. Seuls, les pieds des sauvages en seront pourvus.

Cette modification ne se produit pas sous l'influence des chaussures trop étroites, qui sont la caractéristique de notre époque ; mais elle est due à l'évolution régulière de notre espèce humaine, et en vertu de laquelle tout élément anatomique, sans utilité directe et pratique, est appelé à disparaître de notre organisme.

Ceci peut sembler étrange à première vue ; mais c'est un fait d'observation pure et simple. Prenez cent personnes âgées de soixante ans ; quatre-vingt-dix ont les articulations des phalanges du petit orteil complètement ankylosées, et cela n'offre pas le plus petit inconvénient pour la locomotion. Les athlètes, les acrobates, les coureurs de profession ont le gros orteil extraordinairement développé au détriment des autres, et les professionnels disent que ce serait pour eux un supplément de force si les petits orteils étaient supprimés et si les gros étaient renforcés.

Remarquez, enfin, que nous marchons tous de façon à rejeter tout le poids de notre corps sur les deux grands orteils. Observez, enfin, la manière invariable dont nous usons nos chaussures, et vous verrez que la prédiction des savants n'est pas aussi invraisemblable qu'elle peut paraître tout d'abord.

UN IVROGNE PARLANT DE SON VERRE

—Quand il est plein, je le vide : quand il est vide, je le plains.

Un monsieur fait un superbe cadeau à un enfant, qui le tourne, le retourne, puis :

—Dis donc, monsieur, comment cela se casse-t-il?

ENTRE AMIS

—On m'a assuré que vous alliez habiter pour toujours à la campagne, mais que vous conserviez néanmoins un appartement à Paris ?

—Oui, c'est pour que le ciel me vienne en aide.

—Comment ?...

—Dame ! Aie deux toits... le ciel t'aidera...

CHEVRET ET LE SERGENT

Le général Chevret, alors qu'il assiégeait Prague, en 1741, dit à un sergent qu'il envoyait le premier à l'escalade d'un bastion :

—Tu monteras par là, — et Chevret lui désignait l'angle rentrant du bastion, — en approchant du haut du rempart, tu entendas crier : "Qui vive ?" Tu ne répondras rien. On criera la même chose une seconde fois ; tu ne répondras pas davantage. On criera une troisième fois : encore rien. Alors, on tirera sur toi : on te manquera. Je volerai à ton secours, et la ville est à nous."

Tout fut ponctuellement exécuté comme Chevret l'avait dit : le sergent fut tiré, manqué, secouru et la ville prise.

DAME !

On ne peut être ni plus aimable, ni plus sincère, dans le plus uni des ménages.

Mme de R... demandait hier une toilette nouvelle à son mari, qui se mit aussitôt à pousser les hauts cris, comme d'habitude.

—Mais, ma bonne amie, s'écrie-t-il, c'est la troisième depuis deux mois. Et tu comprendras...

—Tu me feras mourir ! répond Mme de R... en sanglotant. Et tu verras que mon enterrement te coûtera beaucoup plus cher qu'une méchante robe !

Alors, lui, froidement :

—Je ne dis pas, ma chère, mais du moins, ce sera une dépense faite ! J'espère qu'on ne recommencera pas.

DIALOGUE EN FAMILLE



ELLE. — D'où viens-tu, pour être dans cet état ?

LE DEPUTE. — Je sors de la chambre !...

ELLE. — C'est un collègue qui t'a frappé !

LE DEPUTE. — Tu n'y es pas, je sors de la chambre de ta mère !

ENTENTE

Essai de conciliation dans le cabinet du président du tribunal :

—Voyons, monsieur, demande le président au mari, vous, que demandez-vous ?

—Le divorce ! déclare le mari.

—Et vous, madame ?

—Le divorce ! hurle la femme.

—Voyons, reprend le président, il faudrait s'entendre, vous disiez tous deux en entrant ici que vous n'étiez jamais d'accord.

AYEZ DES AMIS

—C'est une excellente chose que d'avoir des amis.

—Evidemment.

—Ainsi, moi, j'ai beaucoup d'amis et ils me sont très utiles. Dès que je suis sans place, tous s'efforcent aussitôt de me trouver une nouvelle situation.

—Ce sont de véritables amis.

—Oui... ils ont tous peur que, ne gagnant rien, je vienne leur emprunter de l'argent.

UN MENAGE SPORTIF

Le mari (sortant de l'armoire un costume de cycliste). — Dis donc, chérie, est-ce mon costume ou le tien ?

La femme. — Regarde dans la poche du veston. Si tu y trouves une pipe, c'est le tien ; si tu y trouves des cigarettes, c'est le mien.

DURAPIAT ET LA FORTUNE

Il y a des gens qui, avec la fortune, changent complètement de caractère et de manières.

Mon ami Durapiat n'est pas de ce nombre. Il a hérité d'un riche oncle des Etats-Unis, et malgré cela, il est toujours le même.

Ainsi, quand je vais avec lui au café prendre une consommation, comme par le passé, il me laisse toujours payer.

YANKISME

On sait qu'en fait de vantardise, Tartarin lui-même n'est qu'un enfant à côté de certains Américains du Nord.

N'essayez jamais de leur montrer une chose quelconque qu'ils pourraient n'avoir jamais vue ou dont ils pourraient ne pas avoir l'équivalent chez eux. Soyez sûrs qu'ils vous citeront toujours quelque chose de leur pays, qui est bien plus extraordinaire encore.

Témoin ce Yankee qui se trouvait avec un Français devant la tour Eiffel.

—Je crois, dit le Français, que voici un monument dont la hauteur dépasse toutes les constructions américaines.

—Bah ! fit l'Américain, en haussant les épaules, nous avoir, près de Chicago, oune moniument tellement haut, que tous les soirs on était forcé de rabattre le haut.

—De rabattre le haut ! mais pourquoi ? dit le Français en souriant.

—Pour laisser passer la lune, répondit le Yankee sans sourciller.

LA GUERRE... LA GUERRE...

En guerre contre la toux, le rhume, la bronchite. Le BAUME RHUMAL est une arme terrible contre tous ces gens-là.

LES DOUBLES FIGURES

LA MERE MICHEL.



CYRANO DE BERGERAC.

CANARD PUBLICISTE.

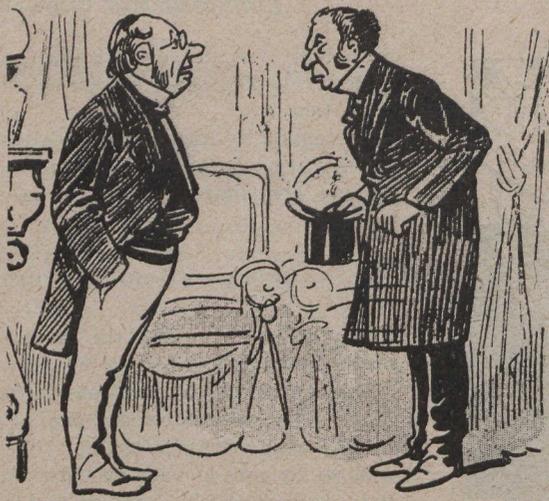


L'ASTROLOGUE PARAGARAFARAMUS.

LA TERREUR DES LAPINS.



LE CAPITAINE SCROGNIEU.



—Ainsi, docteurs et chirurgiens, vous n'avez pas trouvé un seul moyen d'allonger notre existence...

—Mais certainement : n'oubliez pas de prendre de temps en temps un verre de cognac GABRIEL DUBOIS.

—Plus de 600 personnes sont sans gîte à Londres, ou du moins c'est le nombre de celles qui passent la nuit dehors.

—L'exportation de farines à destination de la Grande-Bretagne, pour l'année finissant le 31 juillet a été de 8,099,000 sacs de 280 livres chacun. Sur ce montant 7,099,000 sacs provenant des Etats-Unis et du Canada.

—Un acre de lin sur pied rapporte, aux Etats-Unis, de sept à huit piastres ; au Canada, où l'on ne compte que 24,000 acres en culture un acre de lin peut rapporter \$12.50 l'acre. On en cultive 3,500,000 acres aux Etats-Unis.

—Les frères Colombier de Paris, France ont signé un contrat avec le Gouvernement canadien pour l'établissement d'un service de bateaux-vapeur entre Bordeaux et les ports canadiens. Le subside de \$100,000 par année est accordé pour 10 ans pour un service de 18 voyages ; s'il est augmenté à \$133,000, on aura 24 voyages.

—C'est en 1629 que la première presse fut introduite en Amérique.

—L'ouverture du commerce de modes de l'automne se présente sous un bel aspect. Les articles nouveaux employés pour chapeaux sont nombreux. On inclut au nombre des articles particulièrement mentionnés le velours ordinaire, le velours peluche, les soies taffetas les chenilles simples et chenilles à sequins, les plumes, les oiseaux, des ailes, du feuillage velouté, des pompons en plumes des grappes d'aigrettes, des pompons d'autruche, d'orfraie ou d'aigle marine etc., les nuances les plus différentes sont demandées aux Etats-Unis.

LE VOULEZ-VOUS ?

Voulez-vous guérir votre rhume ? Employez le BAUME RHUMAL, le seul remède véritablement efficace.



—Si je t'aimais, c'est à cause de tes grains de beauté, qui me faisaient rêver...

—Et maintenant, tu ne m'aimes plus ?...

—Est-ce de ma faute s'il y a une baisse extraordinaire cette année sur les grains ?...

ESSAYAGE PERILLEUX

(Petite histoire.)



—Va pas ?... tirez tout droit, parbleu !



—Aie !...

L'éditeur. — Veuillez prendre copie de vos poésies, car je ne puis m'engager à vous les renvoyer.

Le poète. — Vous faites excep-

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 30 NOVEMBRE 1903

MELODRAME A SENSATION

Le Roi de l'Argent

Nouveaux effets électriques.
Scènes à sensation.
Magnifiques décors.

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

tion ; jusqu'à présent, tous les éditeurs m'ont retourné mes manuscrits de suite.

* * *

Une dame, fatiguée des familiarités de sa domestique, résolut d'y mettre un terme en l'humiliant en présence des personnes réunies dans son salon :

—Victoire, lui dit-elle, taisez-vous un peu et allez voir dans vos ordures... si j'y suis.

NE MANQUEZ PAS L'OCCASION

Gants et Mitaines d'Automne et d'Hiver

A MOITIE PRIX

POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS.

EXEMPLE—Gants d'Hommes non-doublés et doublés, 50c la paire. Ne retardez pas, à ces prix ces Gants se vendent en peu de temps.

GANTS DE KID noirs faits sur mesure, garantis et ajustés—Brodés —\$1.75 et plus la paire.

GANTS DE KID, 4 boutons, couleur ou noir, 50c la paire.

GANTS, Gants d'automne pour messieurs, Suède, [chamois] non-doublés 75c.

GANTS ET MITAINES pour l'ouvrage, 45c et plus.

CORSETS DEVANT DROIT, Nouvelle forme.

HANCHE MILITAIRE, 50c et plus.

CORSETS ET GANTS réparés avec soin.

J. B. A. LANCTOT, FABRICANT DE GANTS,

Tel. Ma'n 3187.

152 RUE ST-LAURENT.

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

Demandez mon livre si vous êtes malade

N'ENVOYEZ PAS UN SOU

N'envoyez pas un sou. Attendez simplement jusqu'à ce que vous voyez ce que je puis accomplir. Laissez-moi prendre le risque. Laissez-moi vous prouver d'abord ce que le Restaurant (Restorative) du Dr Shoop peut faire. Le Restaurant s'agira votre ami et votre recommandation si vous l'essayez. Or, vous pouvez l'essayer pendant tout un mois sans courir le moindre risque. Je vous donnerai le nom d'un pharmacien proche qui vous fournira six bouteilles du

Restaurant du Dr Shoop
Pendant un mois à l'essai.

Je supporterai absolument tout le coût s'il échoue. Si vous dites : "Il ne m'a pas aidé", cela met fin à la question si vous avez à payer. Me comprenez-vous ? Je vous le dis aussi simplement et aussi clairement que possible. Je veux que vous sachiez absolument et que vous ne doutiez point que c'est sur mon honneur que je fais cette offre. J'ai le remède qui guérit. Mon seul problème est vous convaincre que le Restaurant du Dr Shoop guérira, qu'il est un remède extraordinaire. Un remède ordinaire ne pourrait pas soutenir telle épreuve. Elle ferait faire banqueroute à un médecin. Pourtant moi je réussis tout partout. Des milliers de malades acceptent son offre et seulement un seul sur chaque quarante m'écrivent que mon remède a échoué. Songez-y donc. 39 sur 40 se guérissent de maladies pourtant difficiles. Et le quarantième n'a rien à payer. Je suis fier d'avoir tant accompli. Vous avez tort de rester malade quand il se vous présente une telle occasion. En cas que vous soyez bien, vous devriez faire connaître mon offre à d'autres qui sont malades. Ne permettez pas qu'un ami reste malade à cause qu'il ne connaît pas mon offre. Un jour vous pourriez être malade vous-même. Les malades ont besoin d'aide. Ils apprécient votre aide et votre sympathie. Faites-moi connaître quelque ami malade. Laissez-moi le guérir. Alors il nous témoignera à tous deux sa gratitude. C'est en sa reconnaissance que vous trouverez votre récompense. Faites venir le livre maintenant.

Ne tardez pas.

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis., E. U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
Livre No 2 sur le Cœur
Livre No 3 sur les Rognons
Livre No 4 pour les Femmes
Livre No 5 pour les Hommes (cacheté)
Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.

Si une fille de 14 à 18 ans tousse...

...même si sa toux est légère, hâtez-vous de lui donner du **SIROP MATHIEU** de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

Quelle que soit la cause de la toux elle sera immédiatement soulagée, et les qualités toniques et reconstituantes du Sirop Mathieu auront bientôt enlevé la cause de la maladie et préviendront aussi peut-être les suites qui sont tant à craindre.

Aucune autre préparation ne contient toutes les qualités qui ont rendu célèbre partout au Canada le de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

SIROP MATHIEU
de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

En vente partout. 35c le gros flacon.

Cie J. L. MATHIEU, Prop.
SHERBROOKE, P. Q.

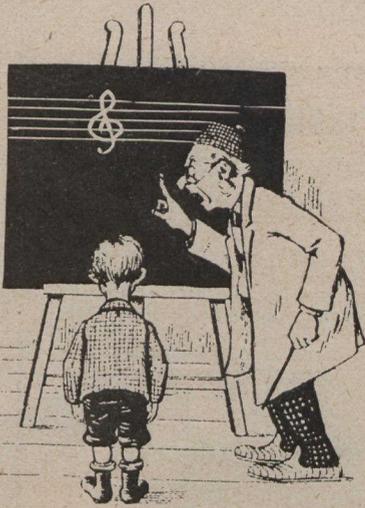
—La zibeline, la martre et le renard russe seront, paraît-il, les fourrures les plus à la mode et portées de préférence, cette année. Les couleurs brunes et foncées seront les plus recherchées, annonce un journal de Londres.

CHOSSES ET AUTRES

—Un pouce de pluie sur un acre de terre pèse 100 tonnes.

—Les explorateurs et les savants estiment qu'il y a 400 millions de momies en Egypte.

UNE NOUVELLE METHODE



—Quel nom donnez-vous à ceci ?
—Sais pas !
—Comment, vous, le fils d'un serrurier, vous ne voyez pas que c'est une clef ?

—Les Etats-Unis vont affecter plus de \$100,000,000 à l'augmentation de leur flotte, l'an prochain.

—La majeure partie des peaux de chèvre qui sont importées en Amérique proviennent des Indes.

—Le Parlement américain a été convoqué en session extraordinaire pour le 9 novembre. Ce sera le 58ème congrès.

—Les travaux de colonisation faits par le gouvernement de Québec ont coûté, cette année, la somme de \$106,000.



—Dites donc, Jean, il ne vous a pas coûté cher, ce gros cigare.
—Tu te trompes, mon jeune ami, il vient de me coûter ma place.

—De 1893 à 1902 inclusivement, le montant total des subsides accordés par le gouvernement fédéral aux chemins de fer a été de \$27,640,695 ; le montant payé est de \$15,203,500.



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

SAVON
BABY'S OWN
Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
36**-n-y



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage ; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

ROD. CARRIERE,
OPTICIEN

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **CORS, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

—Le bois de charpente est actuellement très rare dans la vallée de la Saskatchewan ; tous les colons mandent partout, tant l'apvisionnement est peu considérable.



Boulevard Saint-Paul

Le Parlement Fédéral vient de voter la somme nécessaire à la reconstruction du pont sur le canal Lachine, et des soumissions sont demandées aux contracteurs pour ces travaux. Cela signifie que les chars électriques qui se rendent actuellement jusqu'au pont, traverseront bientôt la ville Saint-Paul dans toute sa longueur.

La Cie du Grand-Tronc a fait l'acquisition récemment d'une grande étendue de terrain à côté de notre propriété, et y a même commencé des travaux considérables. Nul doute que le projet de la construction d'une nouvelle ligne à l'océan Pacifique a été le principal motif de cette grandiose opération, et sans connaître les projets immédiats, nous sommes moralement certains qu'il y aura, d'ici à peu de temps, un développement considérable de ce côté.

Nous croyons donc devoir engager tous ceux qui songent à devenir propriétaires, à venir se fixer chez nous. Il y a d'excellents lots encore, sur lesquels vous pourrez faire votre choix.

Nos prix sont très bas, à la portée de tous.

Nos conditions, vous les faites vous-même

S'adresser à

ED. GOHIER & Cie

AGENTS,

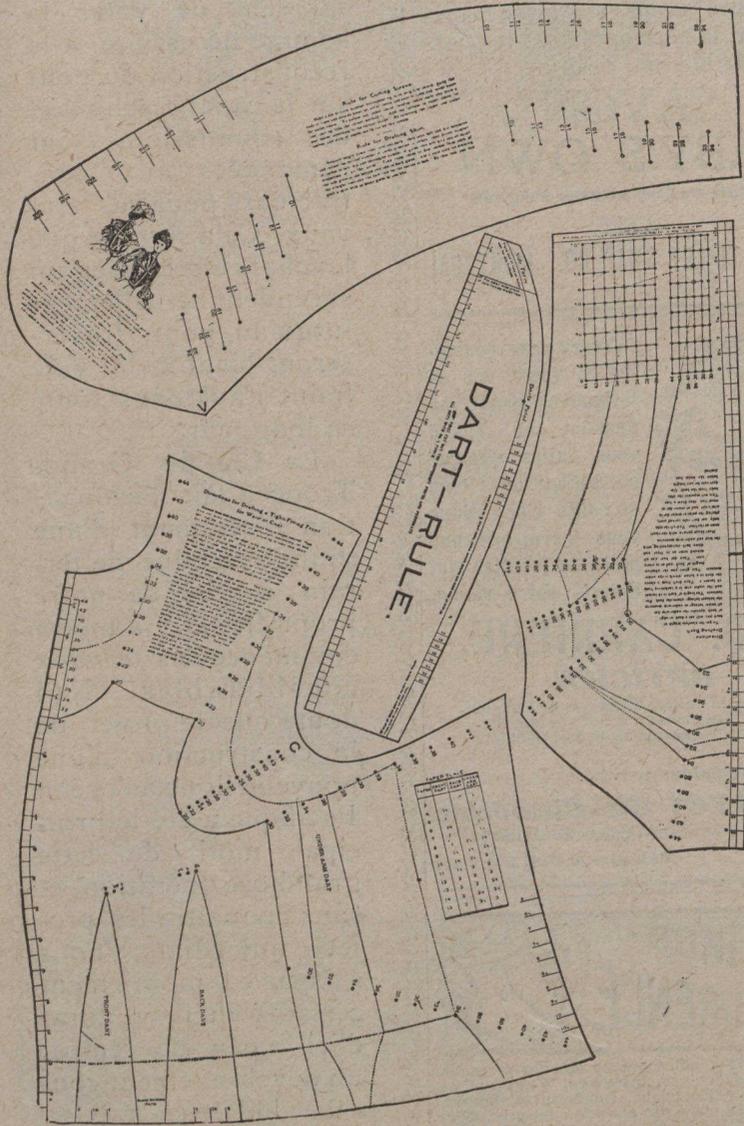
Edifice Liverpool & London & Globe

112 Rue St Jacques.

Tél. Bell Main 1409
Sur le terrain 1015.

Une Méthode de Coupe de \$5.00 pour 25c

Nous avons acheté une Grande Quantité de Méthodes de Coupe "New London"



LA METHODE DE COUPE "NEW LONDON."

Pour tailler les Vêtements de Dames et d'Enfants.

Cette méthode, pour dessiner et tailler les robes et manteaux de dames, etc., est parfaite et fut inventée par feu le professeur Wellington. Plusieurs des principaux tailleurs, dessinateurs et coupeurs de l'Amérique s'en servent.

Un enfant peut, avec cette méthode, dessiner et tailler.

L'emploi de cette méthode fait épargner beaucoup d'étoffe, de travail et de temps.

S'apprend sans Professeur.

Cette nouvelle méthode de coupe, vu ses excellentes qualités pratiques, commodes, durables et profitables, se vend rapidement à \$5.00. Toutes les personnes intelligentes l'apprécient en la voyant. C'est, en un mot, la méthode de coupe la plus simple et la meilleure qui soit inventée. Presque toutes les familles possèdent une machine à coudre, et il n'y en a pas une sur vingt qui ait une méthode de coupe, et pas une sur cinquante qui possède une méthode ayant une valeur spéciale quelconque. C'est, par conséquent, un article indispensable et non de luxe. Cette méthode est si simple que vous pouvez la comprendre sans l'aide d'un professeur. Elle vous permet de tailler les vêtements de presque tous les genres et de toutes les dimensions imaginables, et ce si parfaitement que vous pouvez les confectionner sans les mettre à l'essai.

Cette Méthode est sous forme de Diagramme

On la vend régulièrement, dans toutes les parties du pays, \$5.00, mais nous l'offrons à tout lecteur de l'ALBUM UNIVERSEL pour 25c, et quatre coupons découpés dans notre journal pendant quatre semaines consécutives.

Pas de frais de poste pour les abonnés de la campagne. Profitez de cette offre extraordinaire et commencez dès maintenant à conserver les coupons.

Une jeune veuve fit ériger un magnifique monument à feu son époux, et fit inscrire : "Ma douleur est si grande ! Je ne peux la supporter."
Deux ans après elle se remaria, et fit ajouter un seul mot à l'inscription : "seule".

* * *

Un monsieur vient d'acheter une propriété à Bougival, et comme on s'étonnait du prix énorme que l'acquéreur avait mis à cet achat :

—Mais je suis dix fois millionnaire, répondit-il.
—Dans quel commerce avez-vous acquis pareille fortune ?
—Je vendais des peaux !...
—Des peaux ? pas possible...
—Oui, mais il y avait des nègres dedans.

* * *

Deux chasseurs affamés entrent à midi dans une auberge et demandent le menu :

—Nous n'avons, dit l'aubergiste, que des oeufs et du poulet.

—Eh bien, préparez-nous un poulet sauté et faites-nous une omelette au préalable.

Après discussion assez longue avec sa femme, l'aubergiste revient :

—Messieurs, dit-il, nous le regrettons beaucoup ; mais les préalables sont finis. Si vous voulez, nous vous ferons l'omelette aux oignons.

CONCLUSION PHILOSOPHIQUE



—Moi, le soir de mon mariage, j'ai perdu trois billets de mille.
—Un malheur en amène toujours un autre !

VARIETES

—Prévenu, êtes-vous marié ?
—Non, mon président.
—Hé bien, c'est heureux pour votre femme !

* * *

—La musique est l'art de combiner des notes...

—Des notes...
—De façon à ne pouvoir jamais payer celles de ses fournisseurs.

* * *

Le président. — Vous avez volé avec une rare maladresse.

Le prévenu. — La prochaine fois, M. le président, je tâcherai d'être plus adroit.

* * *

Au tribunal.

Le juge, à un vagabond cynique :
—Prévenu, quelle est votre profession ?

—Fabricant de manchettes pour bras de mer !

* * *

—Vous dites que cette chambre est propre ? Je puis écrire mon nom dans la poussière des meubles !

—C'est beau, madame, d'avoir de l'instruction ; moi, je ne le pourrais pas.

JEAN NAVET SE RENSEIGNE



—V'là, m'sieu l'agent ; on m'a dit de descendre à l'Hôtel-de-Ville ; alors, je voudrions vous demander si les chambres y sont chères ?...